L. Boncompain, S. J.

UN DIRECTEUR D'ÂMES

Le P. Almire Pichon

de la Compagnie de Jésus

Notes et Souvenirs

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
1300, rue Bordeaux, 1300
—
1921

RB150,563

L. Boncompain, S. J.

UN DIRECTEUR D'ÂMES

Le P. Almire Pichon

de la Compagnie de Jésus

Notes et Souvenirs

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
1300, rue Bordeaux, 1300

1921

L'auteur déclare son entière soumission au décret d'Urbain VIII, relativement à l'exposé des événements ici rapportés et à l'attribution de certaines épithètes appliquées çà et là à des personnes. Ces expressions ne doivent être prises ici que dans leur acception vulgaire et nous n'entendons sur aucun point prévenir le jugement de l'Église auquel nous nous soumettons sans réserve.

Imprimi potest:

J. Filion, S. J.

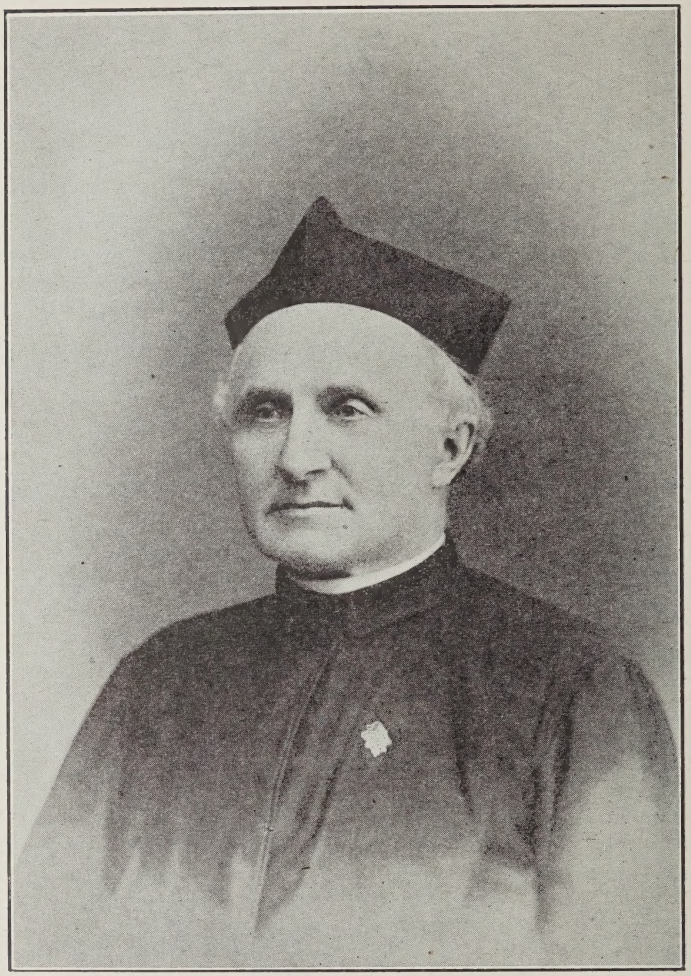
Imprimatur:

Marianopoli, 9a mensis martii 1921

F.-X. de la Durantaye, V. G.

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/undirecteurdmesl00bonc



LE R. P. ALMIRE PICHON, S. J.

Le Père Almire Pichon

LE Père Pichon a passé au milieu de nous en faisant trop de bien pour qu'on ne tente pas de fixer, au moins par quelques traits, son souvenir. Les âmes qui ont bénéficié de sa direction — et elles sont nombreuses — le désirent, et plusieurs, en nous invitant à entreprendre la tâche, nous la rendent facile: puisque la reconnaissance les pousse à nous ouvrir des cahiers de notes intimes et à nous permettre d'y puiser. Nous glanerons donc à travers ces confidences, les détails, les mots qui nous semblent plus fidèlement reproduire la physionomie du vénéré directeur et mettre en relief le caractère propre de sa spiritualité et de sa vie.

Nous caressons l'espoir de prolonger ainsi le rayonnement de son lumineux apostolat et, en dilatant les âmes par l'écho de ses leçons et de ses exemples, nous souhaitons les pousser à l'amour généreux envers le Cœur de Jésus. Tout autre motif serait indigne de celui dont nous parlons et c'est le seul qui peut nous excuser à ses yeux de toucher, même avec une extrême délicatesse, au commerce intime des âmes.

LA FAMILLE

Almire Pichon naquit à Ste-Marguerite, près d'Alençon, le 3 février 1843, *un premier vendredi* du mois, détail qu'il aimait à rappeler. Ce ne fut pas d'ailleurs la seule particularité de sa naissance où il se plaisait à reconnaître une délicate attention d'en-haut.

M. Pichon avait vu son foyer s'égayer par la venue de deux filles, mais Dieu les lui avait bientôt retirées et, depuis sept ans, le berceau restait vide. Les parents s'adressèrent alors au ciel. Ils firent un pèlerinage au vieux sanctuaire normand de Notre-Dame de la Délivrance et, neuf mois après, jour pour jour, Almire venait au monde. Ses parents, par reconnaissance, le consacrèrent à la sainte Vierge et lui firent porter le bleu et le blanc jusqu'à

l'âge de sept ans. Plusieurs frères et sœurs vinrent par la suite prendre place au foyer.

Un ami d'enfance, qui fut en même temps son condisciple, a bien voulu nous communiquer ses souvenirs. Ils sont pleins d'intérêt et par ce qu'ils nous apprennent du futur religieux et par la vie, à bien des égards si différente de la nôtre, qu'ils évoquent. Nous y puiserons à pleines mains, sans laisser perdre d'autres détails venus d'ailleurs.

« La première période de sa vie, écrit son ami, ne m'a laissé, quant à sa personne, que des souvenirs assez vagues, ou plutôt seulement une impression générale, qui pourrait se traduire ainsi: écolier intelligent, toujours classé parmi les premiers de sa division, bon camarade, *un peu distant* peut-être.

« Mais j'ai des souvenirs beaucoup plus précis sur sa famille et sur la formation qu'il reçut de ses premiers éducateurs. On sait quelle influence durable exerce sur l'âme de l'enfant le milieu où il vécut ses premières années: pensées, sentiments, habitudes, caractère, en un mot tout ce qui constitue la vie intellectuelle et morale prend une direction différente suivant que ce milieu est bon ou mauvais. Hâtons-nous de dire que celui dans lequel s'écoula l'enfance du futur jésuite était excellent.

La famille Pichon était l'une des plus estimées de la paroisse par son honnêteté et par ses principes religieux. Le père, gros herbager, passait la majeure partie de sa vie sur les routes — il n'y avait pas alors de chemin de fer — pour se rendre aux marchés de la Bretagne, de l'Anjou, du Poitou, où il achetait des bœufs maigres. Puis, quand ils s'étaient engraissés à la ferme de la Gringorière ou dans les autres pâturages qu'il louait sur divers points de la contrée, il allait les vendre au marché de la Villette. Dieu bénit son rude labeur: les gains qu'il réalisait lui permirent bientôt d'acquérir la propriété de sa ferme et les grands travaux d'appropriation qu'il y fit exécuter lui valurent une médaille d'or.

Le père étant absent la majeure partie de l'année, la charge de la maison retombait presque tout entière sur la mère. Par bonheur, Mme Pichon était une de ces femmes fortes, actives, intelligentes, industrieuses qui assurent la prospérité de leur famille par l'ordre et l'économie qu'elles font régner dans le ménage. Il lui fallait mener de front l'éducation de ses enfants et la gestion de la ferme. Grâce à une attention toujours en éveil et à un labeur incessant, elle trouva moyen de faire face à tout.

Ses enfants étaient naturellement les premiers et les plus chers objets de sa sollicitude et de son dévouement. Pendant les neuf

années que les deux frères, Almire et Alphonse, passèrent au séminaire, elle ne manqua pas une seule fois, le jeudi et le dimanche, d'aller les voir malgré la longueur et les difficultés de la route. Mais si cette femme forte aimait ses enfants, elle ne les gâtait pas.

Quant au nombreux personnel de la ferme, elle sut s'en faire obéir et aimer parce qu'elle le traitait avec une bonté qui n'excluait pas la fermeté. Serviteurs et servantes mangeaient à la table de famille, à côté des maîtres. Disons encore qu'elle était accueillante aux pauvres; tout en réservant la meilleure part de ses libéralités à ceux du voisinage dont elle connaissait l'indigence, elle ne repoussait pas les vagabonds, assurément moins dignes d'intérêt; souvent à la chute du jour des mendiants de profession se présentaient à la Gringorière, sachant bien qu'on ne leur refuserait pas un abri pour la nuit.

Le curé qui administrait alors la paroisse de Sainte-Marguerite était un prêtre plein de zèle et universellement aimé. Animé d'un grand esprit de foi, il mettait le meilleur de son cœur à instruire l'enfance et à la former à la vertu. « Il avait le secret, raconte notre correspondant, de nous tenir toujours en haleine par ses éloges, ses blâmes, et surtout par son impartialité à décerner les places d'après le mérite: toutes étaient au concours et le concours toujours ouvert. On ne conservait les premières, qu'à condition de savoir toujours parfaitement et d'être en mesure de réciter sans broncher, non seulement les leçons du catéchisme diocésain, mais encore l'évangile de chaque dimanche; j'en sais même un qui avait appris par cœur celui de la Passion, au dimanche des rameaux, pour ne pas s'exposer à perdre sa première place. Car chacun avait le droit de « provoquer » un camarade mieux placé: le tournoi s'engageait aussitôt et, si le provocateur avait l'avantage, l'échange des places s'effectuait sur le champ.

« Une religieuse, que toute la population vénérait comme une sainte, complétait notre instruction religieuse. Il me semble encore voir sa figure d'ascète, entendre sa parole ardente mais voilée, parce qu'elle sortait d'une poitrine que les austérités avaient usée avant l'âge. Avec quelle chaleur elle nous exhortait!...

« Les dimanches et fêtes nous assistions tous ensemble, dans des bancs réservés et sous la surveillance d'une religieuse, à tous les offices et exercices publics de dévotion: grand'messe, vêpres, salut du saint Sacrement toujours suivi du chemin de la croix ou du chapelet, après quoi le curé faisait l'appel. Je n'oserais pas affirmer que cette longue série d'exercices n'ait pas quelquefois provoqué nos murmures, surtout en été, quand il y avait une partie de plaisir projetée pour après vêpres.

« L'école n'était pas moins profondément chrétienne. L'histoire sainte, un recueil des épîtres et évangiles du dimanche, la doctrine chrétienne de Lhomond figuraient en tête de nos livres de classe. Les leçons de catéchisme étaient ordinairement apprises à la maison, mais l'instituteur devait veiller à ce qu'elles fussent sues et transmettait au curé nos notes de récitation. »

Tel était le régime auquel fut soumis Almire Pichon durant les quatre années qui précédèrent son entrée au petit séminaire de Séez, en 1854. Il avait alors onze ans.

LE COLLÈGE

Le petit séminaire de Séez était déjà à cette époque un établissement d'enseignement important et comptait plus de trois cents internes. Le corps professoral avait à sa tête un saint prêtre pour lequel le Père Pichon garda toujours un sentiment de vénération profonde. C'était M. le chanoine Maunoury, fin lettré, latiniste et helléniste de premier ordre, dont les nombreux ouvrages classiques ont exercé une très heureuse influence dans les collèges. La plupart des autres professeurs avaient été ses élèves et il leur avait communiqué, avec la connaissance approfondie du latin et du grec, un goût littéraire très sûr. Aussi la réputation du collège était excellente et bien établie. Les élèves, soumis à la formation purement classique qui s'y donnait, ne craignaient pas d'affronter les examens de l'Université et décrochaient le parchemin officiel de bachelier sans préparation spéciale.

Durant les neuf années qu'il passa au collège, Almire Pichon se montra constamment élève docile, intelligent et laborieux. La preuve en est dans les brillants succès qu'il obtenait chaque année à la distribution des prix, succès consignés dans les palmarès. Il remporta, sans parler des autres, le premier prix d'excellence, les cinq dernières années de son cours.

Cette supériorité incontestée, il la devait à un talent naturel plus qu'ordinaire, et à une application soutenue, car la classe dont il faisait partie était nombreuse et, parmi les trente et quelques concurrents, se trouvaient d'excellents sujets dont plusieurs ont fait leur marque, tel Louis Fromage qui, entré chez les Bénédictins, fut si apprécié de Dom Guéranger par ses talents et sa piété, qu'il lui laissa, en mourant, le soin d'achever son œuvre capitale: l'*Année liturgique*. C'est à sa plume que nous devons les six derniers volumes.

Pour stimuler les talents on avait organisé parmi les élèves les plus avancés et les plus brillants un Institut Grégorien divisé en académies de Lettres, de Sciences et de Beaux-Arts. Almire

Pichon en fut nommé président. Dans les séances publiques, il avait un rôle important à jouer et la perfection de son jeu lui valut des applaudissements chaleureux et le prix d'élocution.

Si les directeurs du séminaire tenaient à former une élite intellectuelle, ils avaient encore plus à cœur, on le devine, de constituer une élite morale. Aussi attachaient-ils une grande importance aux congrégations. On n'y était admis qu'après des épreuves sérieuses et les officiers exerçaient sur l'esprit général de la maison une action bienfaisante. Quelques-uns avaient même un rôle délicat à remplir, celui de stimuler, et au besoin de corriger aimablement les congréganistes, on les appelait en raison de leurs fonctions: les admoniteurs.

Almire fut admis de bonne heure dans la congrégation des petits. Sa conduite exemplaire, attestée par les premiers prix de sagesse, lui en ouvrait facilement les portes. Il y devint admoniteur, puis préfet. Les années suivantes, il remplissait les mêmes charges dans la division des grands. Sa nouvelle dignité était loin d'être pour lui une sinécure, surtout dans les dernières années, car il la prenait au sérieux et, comme sa clientèle de dirigés était nombreuse, il consacrait une partie assez notable de ses récréations à son œuvre de charité fraternelle. Le séminaire fut ainsi le premier théâtre de son zèle et ses condisciples en eurent les prémices. Excellent augure pour l'avenir du futur missionnaire.

L'APPEL A LA VOCATION RELIGIEUSE

Quand s'éveilla chez le jeune étudiant l'idée de la vocation? Ses confidences personnelles nous le laissent entrevoir. A son entrée au petit séminaire Almire *savait* qu'il serait prêtre, c'était d'ailleurs son désir depuis l'âge de sept ans, ce qu'il ignorait encore, c'est qu'il entrerait dans la Compagnie de Jésus. Plusieurs prêtres, ses parents, occupaient des cures ou d'autres postes en vue; ils se faisaient un plaisir d'inviter l'écolier à venir passer chez eux quelques jours de vacances. Aux projets qu'ils ébauchaient alors devant lui de se l'associer plus tard, il se contentait de répondre par un sourire et de dire à Dieu: *Je veux être votre prêtre, mais pas comme cela.* Il aspirait plus haut, sans trop savoir vers quel but: car la vie religieuse lui était peu connue.

C'est Mgr de Ségur qui allait la lui faire connaître et l'orienter vers les Jésuites.

On sait que le saint prélat aveugle faisait du recrutement et de la vocation sacerdotale la grande œuvre de sa vie. Il guettait comme une proie les premiers symptômes de la vocation; il les

cherchait comme le naturaliste cherche les herbes les plus utiles ou l'explorateur les filons d'or. Ces vocations en germe, il les discernait avec une sûreté de coup d'œil hautement reconnue. Aussi a-t-on pu dire à sa gloire que la plupart de ses fils spirituels entrés dans le sacerdoce ont joui d'une réputation particulière de piété et aucun n'a déshonoré son saint habit et affligé le cœur de ce bon père par un scandale ou une apostasie.

Le zèle de Mgr de Ségur pour le recrutement sacerdotal était si connu, sa réputation de directeur expérimenté si bien établie, que plusieurs supérieurs de collège l'invitaient à venir donner la retraite, puis à revenir à certaines époques de l'année entendre les confessions des élèves. Ce fut là l'occasion d'un apostolat fécond dont le séminaire de Séez devait bénéficier. Le Père Pichon aimait plus tard à rappeler la bonté toute maternelle du saint prélat, avec quelle simplicité charmante, de ses doigts d'aveugle, il caressait les jeunes têtes inclinées sur sa poitrine pour lui confier leurs secrets et la vénération qu'il inspirait à cet âge qu'on a osé dire sans pitié.

Conduit un jour au lieu d'où il devait parler et mis en face de ses auditeurs, Mgr de Ségur se retourne sans s'en apercevoir et fait tout son sermon le dos tourné à son petit monde. Or, telle était la vénération dont on l'entourait, que le surveillant ne vit pas un sourire sur la figure d'un seul de ces enfants.

C'est durant une retraite réservée aux plus jeunes écoliers qu'Almire — il avait alors douze ans, — noua des relations suivies avec le vénéré prélat. Dès la seconde visite d'Almire au pieux confesseur, celui-ci le reconnut, et lui passant délicatement la main sur la figure il l'attira sur son cœur et lui dit: « Ah! c'est toi, c'est toi! » Le lecteur comprendra aisément la raison de cette préférence à laquelle le Père Pichon faisait allusion avec une si admirable simplicité: attrait d'une âme éminemment clairvoyante dans les choses de Dieu qui devinait dans une âme d'enfant, si bien douée, l'action de l'Esprit-Saint.

Ces cœurs qu'il avait gagnés, le Directeur les orientait vers l'Eucharistie.

« On eût dit, écrit un de ses fils spirituels, que ses lèvres distillaient sans cesse le sang eucharistique du matin. » « L'Eucharistie, disait-il, il n'y a pas d'autre force, et là est toute force. Il me semble que si j'étais Pape, le zèle de l'Eucharistie et la communion non seulement fréquente, mais quotidienne, seraient l'objet dominant de tout mon pontificat. J'ai essayé de donner humblement cette pensée à notre cher Pie IX: il est probable que le moment n'était pas encore venu. Le Pape qui fera cela, sous l'impulsion du Saint-Esprit, sera le rénovateur du

monde. » Celui qui pensait ainsi et qui dans son testament pouvait écrire: « J'ai vécu dans l'amour du très saint Sacrement de l'autel... Je désire être enseveli en aube et en chasuble blanche, en signe de mon amour ardent envers la sainte Eucharistie et la bienheureuse Vierge », celui-là, dis-je, ne pouvait manquer de faire partager ses convictions. Aussi a-t-il fait de ses fils spirituels des apôtres de l'Eucharistie, après en avoir fait d'abord des communiants. L'aveu du Père Pichon n'a donc pas lieu de nous surprendre quand il déclare que, plusieurs années avant son entrée dans la vie religieuse, il s'était fait une règle de la communion quotidienne.

MGR DE SÉGUR

Cependant Almire terminait sa philosophie. Ses succès brillants, la noblesse de son caractère, un extérieur déjà empreint de cette majestueuse dignité qui impose le respect, tout faisait entrevoir un bel avenir. Son âme délicate jusqu'au scrupule, éprise d'idéal, ne voulait rien de vulgaire, mais la lumière ne se faisait pas. Dans quelles circonstances son directeur lui fit-il connaître la Compagnie de Jésus? Nous ne le savons pas, mais l'écolier nous a manifesté ses impressions. « Ce fut pour moi, dit-il, une révélation. Je commençai enfin à respirer: j'avais trouvé ce que je cherchais depuis longtemps et qui répondait pleinement à mes désirs. »

La famille ignorait sa décision. Ce fut avec une satisfaction évidente qu'on vit Almire, durant les vacances, entretenir avec une cousine des relations assez suivies pour faire espérer une alliance. Aussi la surprise fut profonde, quand on entendit la

jeune fille parler de son entrée prochaine au couvent et le jeune homme solliciter la permission d'entrer au noviciat. Le futur religieux avait décidé la vocation de sa jeune parente et acheminé cette âme vers la vie parfaite. Ce ne sera pas sa dernière conquête.

L'annonce de ces projets porta un rude coup au cœur maternel. Almire en souffrit, car il avait pour sa mère un amour délicat et profond auquel s'ajoutait une vive admiration pour cette femme énergique qui avait conçu les plans d'exploitation de la Gringorière, en dirigeait les travaux avec une compétence couronnée de beaux succès, mais y usait ses forces. Mme Pichon fut bouleversée. Son enfant prêtre... soit! elle y consentait, elle l'espérait même, car elle y voyait la réalisation d'un rêve doucement caressé: suivre un jour son fils dans son presbytère et goûter dans son intimité un repos bien mérité; mais son enfant religieux... quelle déception! Tout son rêve croulait.

Ce cœur maternel si perspicace avait, il est vrai, pressenti le coup qui pourrait le frapper. Au supérieur du Séminaire qui, à la distribution des prix, disait à Mme Pichon en faisant allusion au rôle de martyr qu'Almire avait tenu avec tant d'éclat: « Madame, n'avez-vous pas eu peur pour votre fils ? » Celle-ci répondait: « Non; j'ai bien plus peur des Jésuites qui, je le crains bien, vont me l'enlever. » Et voici que ces pressentiments, qu'elle repoussait comme un cauchemar, devenaient une réalité. Le coup fut douloureux, il anéantissait les plus chères espérances...; c'était la séparation, la main mise par Dieu sur un enfant dont elle escomptait les trésors de tendresse, c'était le sacrifice.

Mme Pichon était trop chrétienne pour hésiter longtemps et tenter de lutter contre Dieu. Elle accorda bientôt son consentement et voulut conduire elle-même son fils au noviciat d'Angers. Elle exécutait, loyalement et dans toute sa plénitude, la promesse qu'elle avait faite, lors de son pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrance, de consacrer à Dieu le fils qui lui serait donné. Almire de son côté démentait les prévisions de ses condisciples qui lui prophétisaient, ce qui tourne à l'éloge de la mère et du fils, que jamais il ne pourrait être religieux parce qu'il aimait trop sa mère. La séparation, on le devine, dut coûter beaucoup à ces deux cœurs affectueux, mais ils étaient dignes l'un de l'autre et faits tous deux pour ne pas reculer devant le sacrifice. C'était le 21 octobre 1863.

LE NOVICIAT

A l'annonce du départ d'Almiré Pichon, quelques braves femmes de la paroisse n'avaient pu taire leur surprise ni cacher leur douleur: « Mon Dieu, quel malheur!... chuchotaient-elles à voix basse, les mains jointes et la gorge serrée, qui aurait jamais pu prévoir ça?... Un jeune homme qui pourtant paraissait si bon, si réellement pieux!... dire qu'il se fait jésuite!... A qui se fier à présent!... Pauvre enfant, on l'aimait bien tout de même... et penser qu'il est perdu!... »

Les bonnes femmes de Sainte-Marguerite avaient tort de tant s'alarmer. Les Jésuites n'étaient pas si pervers que le leur avaient fait croire des journaux payés pour cela. Car, nos lecteurs le savent, le nom seul de jésuite était alors une injure et le peuple de la campagne, si simple et si droit, ne pouvait soupçonner la part de calomnie que renfermait cette littérature qu'une presse voltairienne distribuait alors chaque jour à travers la France contre les enfants de saint Ignace. Ceux-ci ne devaient rien enlever au jeune homme de ses riches dons, ils allaient au contraire l'aider à les exploiter à fond.

C'est, en effet, un des avantages des instituts religieux de pouvoir assurer à chacun de leurs membres une formation plus complète que celle que, laissés à eux-mêmes, ils auraient pu acquérir. L'institut, tout le premier, y trouve son intérêt. Aussi consacre-t-il parfois de longues années, comme c'est le cas dans la Compagnie de Jésus, à la formation morale et intellectuelle de ses membres. Le postulant peut bien, en effet, apporter de belles qualités; ce sont là, d'ordinaire, des vertus fragiles et délicates qui demandent à être nourries, fortifiées et trempées par l'exercice. Elles ne vont pas d'ailleurs sans quelque alliage; d'où le besoin d'élaguer, d'ajouter, de polir.

Le nouveau venu apportait au noviciat une tête de Normand, intelligente, spirituelle, mais tenace. « Enfant, dira plus tard le Père, j'était têtu comme un bon Normand. » Dans son obstination à ne pas céder, il se jetait à terre et se cognait rageusement la tête sur le parquet, mais *maman* Pichon — et il mettait dans cette épithète un accent ému de vénération et d'amour — *maman* Pichon avait vite fait de le faire céder.

Il restait quelque chose de cette ténacité redoutable. Aussi, lorsque sa mère connut l'institut des Jésuites et l'obéissance qu'on y pratique, elle fut effrayée: « Comment, dit-elle à son fils, toi si volontaire entrer chez les Jésuites!... Tu ne sais donc pas à quelle

obéissance ils sont tenus?... Y as-tu réfléchi?... » Puis elle ajouta: « Après tout, qui sait!... Si tu te mets dans la tête d'obéir, tu obéiras mieux que personne. » Elle ne se trompait pas: le jeune religieux allait si bien, en effet, se mettre dans la tête d'obéir qu'il portera à travers les presbytères une fidélité tenace à toutes les pratiques de la vie religieuse compatibles avec sa vie de missionnaire et ne gardera plus de son entêtement d'enfant qu'une douce fermeté pour tout ce qui aura trait au service de Dieu et une sollicitude constante et toujours aux aguets pour les âmes qui se confieront à lui.

Nous n'avons ni l'intention ni les loisirs de suivre au jour le jour le jeune religieux dans son travail de formation. Les témoins qui pourraient nous renseigner sont rares et le progrès dans la vie spirituelle s'opère comme grandissent les chênes, insensiblement... Quand on les revoit après des années, ils ont enfoncé leurs racines, étendu leurs branches et dressé leur tête, tirant parti de tout: soleil, pluie, tempête et beau temps.

Transplanté dans la Compagnie de Jésus, Almire trouvait enfin l'atmosphère dont son âme avait besoin. Nature ardente, éprise de noblesse, mais d'une sensibilité profonde, il venait de traverser une de ces crises morales que Dieu permet pour garder l'âme délicate, l'instruire à l'école de la souffrance et lui faire pratiquer le sacrifice le plus dur, le renoncement à ses idées par l'abandon à l'obéissance. « Avant mon entrée au noviciat, avouait-il plus tard, j'ai souffert du scrupule à en devenir fou. A peine entré, je commençai à voir clair. » La lumière se faisait dans son esprit, les idées rigoristes semées par le jansénisme et qui serraient son cœur comme dans un étau faisaient place à une doctrine plus consolante; il apprenait à connaître celui qu'il appellera plus tard le *bon bon Dieu* et dont il se fera l'infatigable apôtre. C'est son initiation à cette dévotion dont, quelques temps avant sa mort, il écrira: « Elle est bien douce à mon âme, l'histoire de l'éclosion et du développement de la dévotion au Sacré Cœur dans ma vie de religieux, de prêtre, d'apôtre; ô mon Dieu, ne permettez pas que la flamme allumée dans mon cœur s'éteigne ou se voile... Le Dieu miséricordieux n'est pas connu. Que je voudrais le révéler à toutes les âmes et leur crier: Dieu est amour! » « C'est en entendant mon Père Maître de noviciat me révéler Dieu, que je résolus de combattre toute ma vie le jansénisme qui fait tant de mal aux âmes, surtout à celles qui seraient les plus généreuses et qui ont souvent tout quitté pour se mettre à la suite de Notre-Seigneur. » Nous verrons qu'il a tenu parole.

Cette révélation du Dieu d'amour, c'est dans l'Évangile qu'il

la puisa. Plus tard, une personne, après lui avoir entendu lire une page des Livres saints, ne put s'empêcher de lui dire la douce et profonde impression qu'elle en avait ressentie: « C'est si différent de ce que j'éprouve quand je lis moi-même!... avouait-elle. Vous m'avez ouvert un livre qui m'était resté fermé jusque-là. Passant par vos lèvres les mots m'arrivaient pleins de sens et si lumineux!... la scène était vivante, actuelle et les leçons me semblaient en jaillir tout naturellement. » — « Mon enfant, reprit le Père, vous me répétez exactement ce que je disais autrefois à mon Père Maître, l'homme que j'ai le plus aimé sur la terre. » C'est à l'école de l'Évangile que le religieux débuta dans l'étude de Notre-Seigneur, et qu'il poursuivit toute sa vie, plus avec le cœur et à genoux qu'avec la tête et dans les livres. Aussi en vint-il à connaître le divin Maître, à s'imprégner si bien de ses maximes et des traits de son amour, que ses instructions en débordaient comme l'éponge retirée des profondeurs de l'Océan laisse échapper des flots qui étonnent par leur abondance. C'est bien d'ailleurs cette richesse que l'on remarque chez toutes les âmes éprises de Dieu et que la méditation assidue de l'Évangile alimente.

LES ÉTUDES

Signalons, sans nous y arrêter, les principales étapes de la formation du futur missionnaire. Sorti du noviciat d'Angers en 1865, Almire fait une année de littérature à Saint-Acheul et va professer la grammaire au collège de Poitiers d'abord, puis à celui de Vaugirard, à Paris. Ce stage des jeunes religieux dans les collèges est de tradition chez les Jésuites. Les Supérieurs considèrent la régence d'une classe comme une excellente école de formation pour le maître; car une classe est un monde en miniature: le professeur doit s'initier à l'étude des caractères et à la science plus difficile de s'adapter à chacun d'eux et d'en tirer le meilleur parti; il apprend, en même temps que le maniement des hommes, l'art de communiquer aux autres ses connaissances avec simplicité, naturel et méthode. Ceux qui ont entendu le Père Pichon savent s'il était passé maître dans cette science plus rare et plus difficile qu'on ne croit.

Après la guerre de 1870 nous retrouvons l'ancien régent au scolasticat de Laval, où il fait ses trois années de philosophie. Il manifesta dans ces études arides tant de facilité, de souplesse et de pénétration que, privilège bien rare, les supérieurs l'invitent à couronner son cours par un examen public sur toute la philosophie. Il sort de l'épreuve avec le succès qu'on attendait, et

l'année suivante l'élève montait dans la chaire du professeur.

En même temps ses supérieurs crurent bon d'accorder à ses efforts une récompense qui ne ferait d'ailleurs que hausser son prestige auprès de ses confrères, ses élèves; c'était la satisfaction qui répondait le mieux à ses désirs intimes: ils l'appelèrent au sacerdoce, le 8 septembre 1873.

Ceux qui ont entendu le Père Pichon prêcher l'Eucharistie ou ont lu les effusions que lui arrache *sa messe*, peuvent seuls apprécier ce que cette faveur comportait pour lui de bonheur. L'Eucharistie, il en avait faim. Or, si dans le monde Almire communiait tous les jours, chose étrange, il était loin de trouver dans la vie religieuse égale facilité. La porte que Pie X devait ouvrir à deux battants n'était qu'entrebaillée. En dehors des jours de communion de règle, il fallait pour s'approcher de la sainte Table en solliciter la permission. Cette contrainte, il est vrai, n'arrêtait pas le pieux scolastique et les supérieurs qui connaissaient ses désirs, lui demandaient en souriant quand il entrait chez eux: « Mon Frère, je le devine, vous voulez encore une communion?... » Ils ne se trompaient guère; et pour emporter leur consentement et multiplier ses permissions, Almire multipliait aussi les prétextes et alléguait ses fêtes à lui, comportant toutes, cela va de soi, la réception de la sainte Eucharistie. Une fois prêtre, plus d'entraves: tous les jours il aura sa messe; il faudra, surtout durant les voyages, modifier ses plans, faire des combinaisons, s'imposer des sacrifices,... qu'importe!... il aura sa messe. C'est que ces paroles qu'il écrivait quarante-six ans plus tard furent toujours l'écho fidèle de son cœur: « Ma messe, c'est le grand œuvre de ma journée, c'est toute ma vie, le reste est si peu de chose... le reste ne compte pas, pur néant. O mon Dieu, de grâce, ne me privez jamais de mon autel! » « Mon enfant, écrivait-il encore, demandez que je dise ma messe jusqu'à ma mort. Mourir à l'autel, ce serait si beau! » Dieu, en considération sans doute de ses désirs, l'a exaucé... il est tombé en se préparant par la méditation à monter à l'autel.

Aprés deux ans d'enseignement, le Père Pichon quittait sa chaire et allait s'asseoir de nouveau sur le banc des étudiants. Quatre années durant il suivra les cours de théologie, à Vals d'abord, sous la haute direction du Père Ramière, le grand apôtre de la dévotion au Sacré Cœur et, l'organisateur de l'Apostolat de la Prière, puis à Saint-Acheul avec les Pères Bucceroni, Schiffini et Terrien comme professeurs. Puis il viendra à Paris en 1879 se préparer à la prédication et débuter dans la direction des âmes.

LES DÉBUTS APOSTOLIQUES

Ce premier contact, aimait-il à raconter, lui procura une leçon qu'il n'oubliera jamais. La première confession qu'il entendit décida de son apostolat. Ayant posé à sa pénitente une question bienveillante, il l'entendit sangloter. Peut-être, se dit-il, ai-je été maladroit!...; il s'excuse et cherche délicatement à connaître la cause de ces larmes. « Oh! mon Père, ce sont des larmes de bonheur et de reconnaissance. Voilà quinze ans que je vivais dans le trouble et d'un mot vous l'avez enlevé! » La confession terminée, le religieux se rend au pied de l'autel: il venait de comprendre le rôle de père au confessionnal et il consacrait son apostolat au Sacré Cœur lui promettant de prêcher sa bonté infinie, sa miséricorde et de parler de confiance, de pardon et d'amour. Ce fut, comme le lui prédisait son supérieur, auquel il avait fait part de ces impressions, le secret de son succès: « Faites, faites, pacifiez; et votre vie sera bien employée, car le trouble est le moyen ordinaire du démon pour paralyser les âmes de bonne volonté. Prêchez, chantez la paix, la confiance en Dieu. » Jamais avis ne fut mieux suivi.

Cette leçon venait à point. Car caractère noble et loyal, les petitesses l'indignaient et il aurait incliné naturellement vers la sévérité. « J'étais, dira-t-il, bien sévère, moi aussi, quand j'étais jeune, je me sentais inexorable pour certaines fautes et, jusqu'à la veille de mon sacerdoce, je conservai cette sévérité. Aussi le changement en moi fut véritablement miraculeux: du jour au lendemain je fus transformé. Dès que je fus devenu prêtre toute ma rigueur disparut. Je vis tout autrement. Je compris combien était admirable la mansuétude de Notre-Seigneur et comme elle était proposée à notre imitation dans l'exercice du ministère des âmes. Vous allez me trouver bien naïf si je vous dis ce que m'a répété bien souvent ma mère, alors que j'étais encore jeune religieux: « Ah! que tu es sévère et que je plains les pauvres pénitents qui s'adresseront à toi. » « Je me suis bien corrigé depuis, je vous assure », ajoutait-il avec cet admirable sourire qui inspirait tant la confiance.

Le religieux commençait à peine à goûter les premiers fruits de son apostolat quand, en 1880, la persécution l'arrachait à sa cellule et le jetait dans la rue, puis en exil. Il a consigné dans une lettre les émotions qui firent alors vibrer son âme ardente; elles n'ont rien de vulgaire. « Nous voilà bel et bien proscrits par le gouvernement. Je me sens plus Jésuite, plus compagnon de Jésus que jamais. Bienheureux les persécutés, déclarait le

divin Maître, et tout de bon il disait vrai, nous en avons fait l'expérience. Aidez-nous à bénir la divine Providence et à prier pour nos chers ennemis. Nous restons encore à Paris, mais traqués par la police, attendant et ambitionnant le martyre *qu'on nous promet*. Si je suis exaucé, vous chanterez un joyeux *Te Deum*. »

A l'annonce du crochetage prochain de la résidence et de l'église du Gesù, les amis des Pères s'y étaient donné rendez-vous, plusieurs sénateurs et députés en tête. En même temps une foule houleuse, sortie on ne sait d'où, encombrait les rues et hurlait les refrains les plus menaçants. Les agents du gouvernement mirent d'abord les scellés sur le tabernacle (à tout Seigneur tout honneur). « J'ai été témoin de tout, poursuivait le Père, et jamais le cœur ne fut plus gros. Lorsque je sortis, un groupe de 200 jeunes catholiques croyant que j'étais le dernier m'escorta, en poussant des vivats, à travers les rues jusqu'à la porte de l'hôtel, Là, ces jeunes gens se jetèrent à genoux et me demandèrent une bénédiction. Le spectacle ne peut se décrire. Mon hôtesse tomba en pleurant à mes pieds et me dit: « Mon Père, me voilà compromise pour toujours, mais vive Dieu! jamais je n'ai été plus heureuse. »

Les religieux durent céder pour un temps et laisser passer le plus fort de l'orage. Les supérieurs en profitèrent pour faire faire au Père Pichon son troisième an et le dirigèrent sur l'Écosse. Comme on sait, à la fin de leurs études, saint Ignace ménage à ses fils une année de solitude, afin de leur permettre de se retremper dans leur ferveur première, que la poursuite acharnée de la science aurait pu attiédir, et, avant de se lancer définitivement dans l'action, il les aide à organiser leur vie intérieure.

L'occasion, on le voit, était propice. C'est à Hunans, au fond d'une gorge d'Écosse entourée de montagnes arides étageant leur flancs crevassés et leurs cîmes dénudées, que les supérieurs avaient cherché une thébaïde. Le logis était plus que modeste, les vingt-sept religieux y étaient à l'étroit, mais joyeux: « Ne vous égarez pas à chercher ici la mélancolie, écrivait le Père Pichon. La plus fraternelle gaieté assaisonne et adoucit tous les sacrifices, sauf les tristesses de notre pauvre France endolorie: nous ne savons que rire de bon cœur. La vie que nous menons ici est toute de prière, de solitude et de pénitence. »

C'est à cette école du cœur, comme saint Ignace appelle le troisième an, que nous aimerions à suivre pas à pas le religieux, mais les détails nous manquent et le travail qui s'y accomplit est d'ordre trop intime pour que le principal intéressé ait jugé opportun d'en parler.

L'année suivante, 1881, nous retrouvons le Père Pichon en France, mais si gravement malade qu'on juge nécessaire de l'administrer. Cependant un mieux subit se produit et le religieux peut reprendre son ministère et recevoir ses pénitents. Parmi ces derniers, une petite ouvrière vient lui confier le vœu qu'elle a fait: ayant appris que son directeur était en danger, elle s'était rendue à l'église et avait offert sa vie pour obtenir au Père le retour à la santé. Elle était peu utile dans le monde, ajoutait-elle humblement, tandis qu'un prêtre peut faire tant de bien! Sa mère, mise au courant, l'approuvait.

En entendant cette confidence le religieux se refuse absolument à cet échange; il va voir la mère, s'efforce de lui faire comprendre qu'étant veuve et pauvre, elle a besoin de sa fille pour lui assurer sa vie et prendre soin de ses vieux jours. La mère se contente de répondre: « Ma fille, à son retour de l'église, m'a parlé de son vœu. Les motifs qui l'ont poussée m'ont paru excellents, aussi je suis allée le renouveler à mon propre compte. » Devant tant de foi et de générosité le Père reste interdit, mais Dieu, semble-t-il, avait ratifié l'échange, car moins d'un mois après, la petite ouvrière était morte. On le devine, le contact avec les âmes généreuses jusqu'à l'héroïsme, et il lui sera donné d'en recontrer beaucoup, sera pour le missionnaire un puissant aiguillon de zèle, de dévouement et d'inlassable bonté.

LE CANADA

Le Père Pichon est maintenant dans toute la maturité de l'âge et du talent. La vie apostolique s'ouvre devant lui avec ses fatigues, sans doute, mais aussi avec ses consolations. Il y apporte cette activité dévorante qui fera de lui, à travers l'Europe et l'Amérique du Nord, le commis-voyageur du bon Dieu. Ses débuts sont brillants, la sympathie l'entoure, mais au milieu de ces premiers succès il éprouve un remords, qui trahit sa grande âme: « Il manquerait quelque chose à mon bonheur, écrit-il, et je mourrais avec un certain malaise si je n'avais pas offert à Dieu le sacrifice de ma patrie. J'avais demandé les missions de Chine, les médecins s'y sont opposés, jugeant le climat trop chaud pour ma constitution. Pour me dédommager, et sur les instances du Père Turgeon, les supérieurs m'ont offert, pour quelque temps du moins, le Canada. J'ai eu avant mon départ la consolation de fermer les yeux de ma mère, grâce qu'elle avait demandé à Dieu. »

Le 4 octobre 1884, le Père s'embarquait à bord du paquebot l'*Amérique*. La séparation ne se fit pas sans douleur; qu'on en juge par ces quelques lignes de son journal: « Il faut avoir quitté la France, il faut avoir fait à Dieu le sacrifice de cette patrie tant aimée pour sentir, comprendre ou simplement croire ce qui s'est passé dans mon cœur ce matin, quand le regard fixé au rivage, je l'ai vu fuir au loin, devenir peu à peu un nuage à fleur d'eau, aux contours imperceptibles, puis finalement disparaître. Il y a là une émotion que nulle langue ne pourrait dire, lors même que le cœur en a fait l'expérience. Cet holocauste, j'ai puisé la force de l'offrir à Dieu dans la pensée des âmes que je quitte, des âmes qui m'attendent. C'est pour elles que j'ai prié Dieu de l'agréer. Si les larmes ont coulé abondantes et amères, quand je me suis trouvé seul dans l'immensité de l'océan, Notre-Seigneur n'a pu m'en vouloir, car il a pleuré avant moi. »

En ces heures où la souffrance étreint le cœur, l'homme se trahit davantage, aussi nous ne résistons pas à l'envie de citer encore quelques lignes, où l'on voit à quelle source le religieux cherchait le courage et le cas qu'il faisait de cette source bénie. Son immense correspondance ne tarit pas sur ce sujet et les accents eucharistiques du débutant restent les accents habituels du vétéran.

« Heureusement, poursuit-il, j'ai ma messe. Oh! que c'est bon l'autel en pleine mer! quelle joie incomparable que d'élever l'hostie consacrée entre le ciel et les flots, dans cette cabine qui, pour être devenue un sanctuaire, ne cessera point d'être ma cellule! qu'elles soient à jamais bénies les âmes généreuses qui ont procuré à Dieu cette gloire et à moi cet inappréciable privilège. »

Puis, quelques jours après: « Jour de grand deuil et de pénitence; pas de messe!... L'océan est très houleux, un fort roulis couche tellement notre vaisseau sur le flanc que le calice serait exposé à se renverser. La tentation a été violente de risquer ma messe. il m'a fallu bien du temps pour me raisonner et me résigner à ce jeûne eucharistique. Le *Fiat* a écorché mon cœur. C'est de toutes les puissances de mon âme que j'ai supplié le bon Maître de m'épargner une si dure épreuve les jours suivants. »

Et à la fin de la traversée, il fait cette confidence: « Avant de quitter le paquebot je suis allé avec une vive émotion me prosterner dans mon petit oratoire, ma chère cabine, pour dire un joyeux *Magnificat* et j'ai baisé ses parois avec respect et amour. »

Le journal s'achève par ces mots: « Le 22 octobre 1884, je

prenais possession de ma petite cellule au collège Sainte-Marie, à Montréal. Il serait difficile de se faire une idée de la joie qu'on éprouve en retrouvant à quinze cents lieues l'idiome natal, les tours de phrases et les vieilles expressions du terroir normand. Je débuterai dans la chaire du Gesù à la Toussaint. En trois jours on m'a déjà retenu quatre retraites et je dois en outre prêcher l'Avent. »

LE PRÉDICATEUR

Les débuts oratoires du Père Pichon au Gesù firent sensation. La *Semaine religieuse* de Montréal s'en faisait l'écho. Parlant du panégyrique de saint François Xavier elle écrivait: « Oh! le beau chef-d'œuvre d'éloquence! L'orateur vous saisit, il fouille tous les replis du cœur humain aux prises avec la grâce, il dévoile les velléités, prend part à ses combats et raconte finalement les triomphes et la gloire du saint avec l'entrain incomparable d'un chant d'amitié fraternelle. »

Le carême qui suivit attira la même affluence: on savourait cet enseignement à la fois suave, persuasif et entraînant. Le thème traité était l'Évangile. « C'est pour mieux connaître Jésus-Christ que vous vous groupez autour de cette chaire, s'écriait l'orateur, notre gloire à nous est de vous donner Jésus-Christ. » Et les scènes évangéliques, que le religieux savait si bien mettre en relief et développer avec amour, ouvraient aux auditeurs étonnés et ravis des horizons insoupçonnés d'où se dégageait de plus en plus lumineuse et attirante la bonté du Cœur de Jésus.

Le correspondant de la *Semaine religieuse* ajoutait: « Un homme dont notre patrie s'honore et qui porte vaillamment la couronne de grandes douleurs disait dans l'abandon d'une causerie amicale: « Impossible de ne pas admirer le talent de l'orateur. Il élève l'esprit, attire à la confiance et à l'amour. Pour moi, il m'a touché le cœur en me révélant le prix de la souffrance; désormais je me consolerai de tout en me rappelant sa touchante exhortation sur l'agonie de Notre-Seigneur. »

C'est bien là le cachet de l'éloquence du Père Pichon. S'il sait en passant disséquer avec un scalpel impitoyable les girouettes et les hypocrites, flageller jusqu'au sang les ennemis du Christ, tonner contre le mal avec des accents qui glacent, il cherche avant tout à gagner les cœurs. Aussi est-ce le cœur à cœur avec son

auditoire qu'il recherche; c'est alors qu'il peut se livrer tout entier et donner libre essort à son zèle.

Cette intimité, il la trouvera dans les missions et les retraites, vers lesquelles il se sent attiré et qu'on lui confie en nombre toujours croissant, jusqu'à empiéter sur son ministère du Gesù et le supplanter peu à peu. Il est vrai que le zélé missionnaire mènera de front des travaux qui à tout autre auraient paru incompatibles. On le verra même parfois, entre deux sermons de retraite, faire le tour de force d'aller, à six ou dix lieues de là, donner une conférence, ou un discours de charité, sans sacrifier en rien la retraite; car le Père Pichon était tout entier à sa tâche d'apôtre.

Chaque mission était pour lui une campagne qu'il organisait avec méthode. D'avance il avait mobilisé les communautés religieuses en faisant appel à leurs prières. La besogne était partagée avec son compagnon et disposée de façon à frapper fort et à viser juste: il se réservait bien entendu la grosse part, sa robuste santé le lui permettait.

En chaire sa forte charpente, sa haute taille, sa grande figure d'ascète commandaient de suite le respect, et sa voix sympathique exprimant la bonté, gagnait la confiance. Sa voix était puissante, la parole toujours châtiée revêtait des accents pathétiques qui remuaient les cœurs et surprenaient par leur puissance et leur soudaineté; l'action qui les accompagnait était d'un naturel parfait.

Le missionnaire s'attachait aux vérités fondamentales et à quelques mystères de la vie de Notre-Seigneur. Tour à tour lumineux, empoignant, il développait une pensée, conduisait un raisonnement avec une limpidité, une force oratoire et une liberté apostolique rarement dépassées. Puis pour détendre l'esprit, donner du relief à une pensée, émouvoir le cœur, venait une histoire, un trait, habilement amenés et racontés avec une délicatesse, un brio, une verve, une expression qu'on n'oubliait jamais. Les auditeurs plus instruits trouvaient peut-être que les histoires étaient nombreuses, mais s'ils se permettaient par la suite une critique, ils étaient les premiers ravis de les entendre et le peuple, qui avait besoin d'un moment de détente, y trouvait son profit et emportait la leçon.

Comme missionnaire, le Père Pichon fut avant tout l'apôtre de la dévotion au Sacré Cœur. Dans ses courses il emportait avec

lui des oriflammes et des bannières qui, fixées aux colonnes de l'église, formaient un magnifique décor, et, c'était leur destination, faisaient connaître à tous les promesses de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie. Ces promesses se détachant en lettres d'or devenaient une prédication continuelle qui, par les yeux, pénétrait dans les cœurs.

Aussi le confessionnal du religieux, qui s'était fait le prédicateur éloquent des miséricordieuses tendresses du divin Maître, était-il toujours assiégé. Les âmes trouvaient là un guide éclairé, un consolateur, un père. Il se fait tout à tous, puisant dans son ardente charité le mot qui met à l'aise, provoque les confidences, met le baume sur les blessures, tranquillise et oriente une vie entière. Le premier il mettait en pratique ce conseil du directeur de Mgr Pie à son dirigé, conseil qu'il aimait à répéter: « Soyez bon, bon envers tous, bon partout et toujours. Soyez bon surtout au confessionnal; tenant la place de Notre-Seigneur, soyez bon comme votre divin Maître, bon jusqu'au scandale! » « C'est là, au confessionnal, disait-il, que je me sens l'homme de Dieu. » et il rappelait cette parole de saint François de Sales: « Le prêtre dans son confessionnal est l'organe de Dieu, il ne l'est pas au parloir. » Aussi se l'était-il interdit. Mais on savait où le trouver.

Directeur éclairé, d'une rare expérience, d'une doctrine sûre, il était comme naturellement recherché des âmes éprises de progrès; et Dieu sait combien d'âmes timorées, déprimées ou découragées, il a su relever par sa charité inépuisable et ses principes de confiance et d'amour! et combien d'âmes délicates jusqu'au scrupule lui doivent la paix et la guérison!

Désireux d'atteindre les pécheurs, le missionnaire ne s'épargnait pas; il savait courir après la brebis égarée et la ramener dans ses bras caressants au bercail, mais il ambitionnait par-dessus tout de faire avancer en sainteté les âmes qu'il jugeait capables d'en comprendre la grandeur; il avait, je dirais, le don de les découvrir et de les révéler à elles-mêmes. Car c'était pour lui un principe qu'une seule âme qui monte énergiquement dans la vertu procure plus de gloire à Dieu que cent autres qui ne font guère que vivoter entre le bien et le mal.

Aussi les âmes désireuses de progrès, après avoir une fois goûté à sa direction, s'y attachaient. Il en résultait pour le missionnaire un surcroît énorme de travail: on l'a vu, plusieurs jours de suite,

rester 17 heures en chaire et au confessionnal, ne se réservant que 7 heures pour ses repas, son repos et son bréviaire qu'il n'a jamais omis. Son dévouement au saint Tribunal était, héroïque et si bien connu que, dès qu'on savait le Père en ville, son confessionnal était régulièrement assiégé depuis 8 heures du matin jusqu'à midi et de 2 heures jusqu'au soir, quelquefois très tard. C'était un homme qui se donnait sans compter.

De là aussi cette vaste correspondance écrite entre deux retraites, en cours de route, dans une gare, en chemin de fer: c'était le mot qui réchauffe, qui encourage, qui pacifie, mot toujours surnaturel et vibrant de radieuse confiance, cri d'appel vers les hauteurs et à la générosité.

Ce portrait du missionnaire serait incomplet, si nous ne montrions pas l'homme de Dieu dans l'intimité des presbytères, quand, fatigué par le travail, il allait chercher un peu de détente et de repos. Nous avons le témoignage d'un de ses amis que nous aimons à reproduire.

« Le Père Pichon a prêché deux missions dans ma paroisse. Il m'a paru que la dernière surtout avait eu un succès merveilleux. Je n'en suis pas sûr tout de même; je crains d'étendre à toute la paroisse le succès plus grand qu'il a eu auprès de moi. On est si aisément porté à prêter ses sentiments à tout le monde.

« Dans la première mission, je le connaissais moins. Il m'intimidait un peu: je trouvais en lui un homme tellement supérieur, si intimement uni à Dieu, si correct en toute chose, si exclusivement occupé de ses œuvres d'apostolat, que je craignais un peu de le distraire; j'avais peur, en prenant son temps, d'ôter au bon Dieu ce que je prenais. J'appris à le mieux connaître pendant les deux semaines de mission. Il eut été difficile de faire autrement, avec sa bonté, sa gaieté exubérante, son entrain de tous les jours, ses conversations si simples et si charmantes.

« Quand il revint pour la deuxième mission, nous étions déjà une paire d'amis. Non pas d'une amitié qui va jusqu'à la familiarité: il ne s'y prêtait pas, et je ne l'aurais jamais osé, mais de cette amitié qu'il a fait naître, je crois, partout où il est passé: laquelle vient de la générosité du cœur, des belles qualités d'âmes qui ont l'air de se reconnaître, ou qui, en tout cas, s'oublient pour se dépenser au plaisir des autres, de la bonne humeur, des services rendus, de la bonne entente, de la sincérité dans toutes les relations et des procédés surtout d'une vie sans égoïsme où l'homme donne tout ce qu'il a, sans retour sur lui-même, pour Dieu, pour les âmes et pour ses amis.

« Je puis dire que j'ai connu bien peu d'hommes, si j'en ai connu, aussi agréables, aussi édifiants dans un presbytère. Et je puis ajouter que personne ne s'est plus donné la peine de l'être. Lui, si jovial par nature, si abondant, instruit et communicatif, il prenait soin de préparer ses conversations. Il avait des anecdotes intarissables, amusantes, torsives. C'était un conteur d'histoires sans pareil. Souvent, après la récréation, quand on l'avait quitté, on s'apercevait de la bonne leçon, du trait édifiant, qu'il avait glissé entre deux éclats de rire.

« A table, tout était bon pour lui et avec lui. C'est peut-être qu'il assaisonnait nos dîners de son esprit.

« On l'aimait aussi, à cause de ses vastes connaissances et de la simplicité bonhomme avec laquelle il nous en faisait bénéficier. Sans cesser d'être gaie, sa conversation valait quelquefois un cours. Et, pour être entremêlée de boutades et de rires, plus d'une de nos récréations du soir avec lui ne laissait pas de valoir mieux qu'une conférence.

« Je ne sais s'il avait pris pour règle de conduite, dans les presbytères, le mot de saint Paul, « Se faire tout à tous », mais je suis sûr qu'en fait il se faisait tout à tous et a gagné par là beaucoup d'âmes à Jésus-Christ.

« Souvent notre vie monotone de presbytère est dérangée par l'arrivée d'un missionnaire. Il change, d'aucuns diraient: il trouble, notre existence tranquille. Le Père Pichon travaillait, écrivait beaucoup à sa chambre — je crois qu'il avait une correspondance très étendue — mais à cause de sa grande activité, il remuait, allait, venait, montait, faisait du bruit et on peut dire qu'il prenait beaucoup de place dans la maison. Cependant, quand il quittait, ce n'était pas un sentiment de repos qu'on éprouvait, mais d'ennui. On regrettait son départ, on se rappelait ses conversations, ses mots; on songeait combien la vie serait agréable, si tous ceux qui sont riches en dons du ciel savaient aussi généreusement que le Père Pichon les distribuer.

« Vraiment, ayant passé des jours dans l'intimité de ce missionnaire et bien connu sa charité, son esprit de prière, ses attentions constantes d'aider les âmes et de glorifier Dieu, son humeur gauloise et franche, sa politesse, ses égards pour tous, et sa courtoisie envers les domestiques, sa souplesse à s'adapter à tous les milieux sans rien perdre de sa modestie et de sa dignité, je puis dire que j'en garde des souvenirs aussi édifiés et des enseignements aussi précieux que de ses instructions et de ses belles retraites. »

LE DIRECTEUR

Sainte Thérèse dit quelque part qu'elle désire trouver deux choses dans un guide des âmes selon son cœur: « la science et la vertu ». L'une de ses filles et non la moins sainte, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, se plaît à constater dans « l'Histoire d'une âme » qu'elle a trouvé l'une et l'autre dans son directeur, le Père Pichon.

Cette science, le Père l'avait puisée d'abord dans ses longues et brillantes études, puis dans un commerce régulier avec les maîtres de la vie spirituelle, dont il fit toute sa vie et la plume à la main une étude approfondie. Par curiosité intellectuelle peut-être, mais avant tout par esprit de devoir, il suivit, avec une attention toujours en éveil, les meilleures publications. Chaque article de valeur touchant au dogme, à la morale, à l'ascétisme, à la liturgie ou à la discipline était lu, analysé, discuté parfois chaudement, puis classé, et utilisé avec une compétence et un à propos qui donnaient aux causeries du religieux cette richesse de documentation et cet intérêt qui captivaient même les plus instruits. Une mémoire naturellement heureuse et tenace, assouplie encore par un exercice constant, fournissait à point le nom, le fait et les détails utiles.

A la science tirée des livres et qui fournit au directeur la théorie de son art délicat, s'ajoutaient chez le Père une longue pratique des âmes et ce sixième sens, le don de Dieu qui lui permettait de saisir en quelques instants la physionomie d'une âme, de l'apprécier à sa valeur et de la révéler souvent à elle-même. Aussi les personnes désireuses de progrès et de paix qui s'étaient une fois adressées à lui, se sentant si parfaitement comprises, tenaient-elles à garder sa direction.

Tous ceux qui l'approchaient, grands ou petits, jeunes ou vieux, prêtres, religieux ou laïcs, étaient pris par les charmes de sa bonté rayonnante, qui savait se faire à tous les caractères, compatir aux douleurs et agir avec une exquise délicatesse. Ayant compris par une expérience vécue que, si aucune âme ne résiste à la bonté, les meilleures ne se rendent qu'à elle, il puisa dans son cœur des tendresses de mère.

Ce don de soi qu'il possédait à un degré si rare, il le pratiqua sans une heure de défaillance pendant plus de quarante-six ans. Fidélité héroïque au confessionnal, patience inlassable à écouter des doléances morales mille fois entendues, à répéter le mot lumineux qui réconforte et dissipe les inquiétudes; intérêt persévé-

rant au progrès de tous ceux qui s'adressaient à lui, délicatesse paternelle à compatir à leurs peines, sans jamais paraître ennuyé, voilà certes qui suppose un renoncement peu commun. Et quelle leçon quand, accablé de fatigue, cassé par l'âge, il allait çà et là entendre les confessions aux heures et aux jours qu'il avait fixés sans en manquer un seul, ce qui faisait dire à ses pénitents en certaines circonstances peu favorables aux sorties: « Il pleut, il tonne, ou il neige, s'il n'est pas mort il viendra, » et on le voyait poindre, toujours le même, recueilli, rayonnant, aussi patient que s'il n'avait eu aucun obstacle à surmonter.

Et cette bonté sincère, profonde, savait s'envelopper à la fois de distinction et de respect religieux qui, en dilatant les cœurs, maintenaient les distances et autorisaient les avis pénibles. Ces avis, le zélé directeur les présentait avec un tact, une délicatesse qui, sans rien déguiser de ce qui devait être dit, le disait avec tant d'humilité, de candide franchise, un tel accent de bonté que l'âme la plus sensible s'en allait sereine et reconnaissante.

« Au confessionnal, dit une de ses pénitentes, c'était l'homme, oui, mais l'homme divinisé, l'homme évanoui en Dieu, tant il imitait la bonté et la mansuétude du bon Pasteur. Son attitude seule rappelait la présence de Dieu et les mots qui tombaient de ses lèvres avaient un tel parfum de surnaturel qu'ils inspiraient le respect et la confiance et provoquaient l'esprit de foi. »

Ces qualités précieuses ne suffisent pas à expliquer l'ascendant du Père Pichon sur les âmes. Il faut chercher plus haut.

Les enfants spirituels du zélé religieux sont unanimes à le proclamer: « Le secret de son emprise et de ses succès se trouve tout entier dans la dévotion au Cœur de Jésus. » Que je suis heureux d'avoir trouvé cette dévotion, disait-il, et que j'en remercie Dieu!... Tout est là! » Puis il ajoutait: « Hélas! on croit à la justice de Dieu, à sa miséricorde, mais non à son amour. Si cet amour était connu, quelle générosité il provoquerait!... « Pauvre Jésus, vous si bon, comme on vous défigure!... » Et alors dans ses causeries, celles de retraite surtout, où un plus grand abandon est de mise, il évoquait quelque scène de l'Évangile; de quelques mots du texte sacré il faisait jaillir le Christ, mais un Christ assoiffé de l'amour des hommes, un Christ qui n'avait rien de commun avec celui du Jansénisme, et qui ravissait les cœurs et conquérait l'amour.

C'est de ce Cœur que le Père attendait tout. Aussi pas une de ses instructions où il ne parlât de ce Cœur adorable; pas un de ses sermons qu'il ne terminât par cette invocation où passait toute son âme embrasée: « O Cœur d'amour, je mets en vous

toute ma confiance, car je crains tout de ma faiblesse, mais j'espère tout de vos bontés. » Cette invocation est restée à jamais gravée dans les âmes qui l'ont entendue. Une Anglaise, à qui le français était peu familier, avouait qu'elle répétait toujours cette invocation dans notre langue, à cause du souvenir très vif qu'elle conservait du Père la prononçant avec une émotion si prenante avant chacune de ses instructions aux Enfants de Marie du Sacré-Cœur. Pas une de ses lettres où il ne cherchât à inculquer plus profondément sa chère dévotion et dont la finale ordinaire ne revînt sous diverses formes à cette formule: « Je vous cloître dans le Cœur de Jésus. »

Mais qui aime le divin Cœur aime l'Eucharistie et, comme on l'a si bien dit: « L'hostie jaillit un jour du Cœur de Jésus. » Aussi pour le Père Pichon gagner les âmes au Cœur du Sauveur et les gagner à la communion fréquente et même quotidienne était tout un. « Son premier soin après m'avoir remené à Dieu, nous confie une de ses pénitentes, fut de dilater mon âme et de me pousser vers l'Eucharistie. Communiez, communiez... ce refrain revenait à chaque confession: Il me *harcela*, lui qui était la bonté même, jusqu'à ce qu'il eût obtenu la communion quotidienne. Alors il jubilait. » « Mon Père, lui dit un jour une de ses pénitentes, je communie plus souvent que beaucoup de religieuses. » — « Les religieuses, fit-il, ont leur Règle pour les garder, ce que vous n'avez pas »; puis il ajouta: « Si vous vous dites: j'ai communié ce matin, je dois communier demain, vous serez sur vos gardes. » Or cela était dit longtemps avant le décret de Pie X qui devait acheminer les âmes vers la communion quotidienne.

Aussi lui, qui simple professeur au collège demandait comme étrennes à ses élèves la communion durant toutes les vacances de Noël, va-t-il une fois prêtre se faire plus pressant. « De grâce, écrit-il, restez fidèle à la communion, j'ai le cœur très gros de vous voir mettre Notre-Seigneur en pénitence. » Et à une protestante convertie: « Vos jeûnes eucharistiques, je les sens douloureusement. Ce que je demande par-dessus tout, c'est la régularité dans vos communions. Si vous les espacez trop, il faudra que je gronde; épargnez-moi cette peine. » Et à des religieuses: « Mes sœurs, je me mettrais à genoux devant chacune de vous, s'il le fallait, pour vous supplier de ne pas manquer vos communions. Âmes scrupuleuses, volontés de fer, que vous êtes à plaindre! Je parle comme je pense, je pleurerais toute ma vie une communion perdue par ma faute. Une communion de moins, c'est une perte considérable dans la vie d'une religieuse. Communiez pour Notre-

Seigneur si vous ne voulez pas le faire pour vous. » Aussi son mot d'ordre était-il: « Vivez pour communier. »

Cette doctrine alors devait paraître nouvelle; aussi on devine quel cri de joie poussa le zélé religieux quand Pie X lança son fameux décret: « Quel bon coup le Saint-Père vient de faire, écrit-il, tous ici nous applaudissons des deux mains. » Ce fut pour lui un encouragement et une des plus douces joies de sa vie.

Parler du Père Pichon comme directeur d'âmes sans signaler son action réconfortante par ses appels à la paix, à la confiance et à l'amour, ce serait le défigurer ou du moins n'en présenter que l'ombre ou le cadavre: l'âme n'y serait plus; car ce qui constituait la vie du Père Pichon, son principe de force et comme le pouls de son cœur, c'était la confiance filiale en Dieu et la paix.

« Il faut, aimait-il à dire, que le monde nous sente heureux au service du meilleur des maîtres. » Et cette sérénité, cette paix, reflet de l'ordre intérieur, rayonnait dans tout son être et s'épanouissait en un large sourire qui ne le quittait pas et qu'il voulait retrouver en ses enfants: c'était l'air de famille. « Servons Dieu dans la joie, disait-il, acclimatons le sourire sur nos lèvres surtout dans la souffrance. » Or ce sourire habituel n'est pas aussi facile qu'on le croirait, ce n'est pas un masque de cérémonie, un maquillage de quelques heures qu'on dépose ou fait disparaître; il suppose pour être constant une inébranlable confiance en Dieu: il en est la fleur épanouie. Cette confiance en Dieu était si ancrée dans le cœur du Père, qu'elle lui attira de la part d'un de ses confrères une répartie qui faisait les délices du Père Pichon. Un jour que ce dernier affirmait, avec une conviction qui ne doute pas, sa certitude de recevoir une grâce qu'il sollicitait alors, son ami lui dit: « Je crois bien, en effet, que vous l'obtiendrez. Vous avez tant de confiance que le bon Dieu serait gêné, il aurait honte de vous refuser. »

Mais la confiance en Dieu ne grandit bien elle-même que dans son terrain, la dévotion filiale au Cœur de Jésus. Quoi d'étonnant alors que l'apôtre du Sacré Cœur ait fait une guerre à mort au trouble et se soit étudié à semer partout la paix, la confiance et l'amour. « Le trouble vient d'en bas, ne se lassait-il de crier, la paix vient d'en haut. A la porte tous ces serrements de cœur!... Quittez la servitude d'Égypte. Faites vôtre et méditez ces paroles de la bienheureuse Marguerite-Marie: « Tout par amour, dans l'amour et pour l'amour, » car c'est l'amour qui donne du prix à tout. »

S'orientant sur ces lumineux principes, le Père allait abattant les scrupules, répétant son habituel refrain: « Vive la paix, la confiance et l'amour! Mon enfant prenez pour vous ces paroles de Notre-Seigneur à sa confidente de Paray: « La mesure de ta confiance sera la mesure de mes libéralités. » « Moins de crainte et plus d'amour. Le bon Dieu, ajoutait-il avec sainte Thérèse, ne s'arrête pas à toutes ces puérilités que certaines âmes se reprochent continuellement. Ne soyons pas de ces trembleurs perpétuels qui sont toujours à se tâter le pouls, à picoter leur conscience à se demander s'ils ont consenti... Cette crainte exagérée éloigne de Dieu. »

Aussi le Père, d'ordinaire si doux, élevait-il la voix quand l'âme se butait à ses scrupules. A l'une d'elles qui lui faisait part de ses défiances il répondit: « Comment, Notre-Seigneur vous a donné son Cœur et vous avez l'air de poser en victime, en désespérée, ah! par exemple! Reléguez-moi au galetas votre vieux dieu janséniste et prenez le bon bon Dieu du Père Pichon. »

Et ce bon bon Dieu, avec quel zèle il le faisait connaître: « On a une idée trop petite de la bonté de Dieu, de sa miséricorde; on mesure le Cœur de Jésus à nos petits cœurs; son amour est infini!... N'ayez jamais peur de lui; jamais!... Savez-vous quelles sont les âmes qui jouissent le plus de ses tendresses? Ce sont celles qui se confient davantage à lui. Les âmes confiantes sont les voleuses de ses grâces: la confiance est la clef qui ouvre les trésors de l'infinie miséricorde du Cœur de Jésus! » « Ce qui me fait plus de peine que tout le reste, ajoutait-il, c'est de voir des religieuses qui se défient de leur époux comme s'il était un voleur qui veut dérober leurs biens... elles tiennent à leurs misères... vos misères, vendez-les à la miséricorde et faites-vous payer par un accroissement d'amour. »

Ces paroles et tant d'autres toutes parfumées de confiance que nous avons glanées dans ses lettres pour en faire un bouquet que nous offrirons plus loin à nos lecteurs, tendraient peut-être à laisser croire que la direction du Père était amollissante. Certains du moins l'ont prétendu, mais ceux-là n'y ont jamais goûté et ne l'ont connue qu'à travers les déformations d'une critique facile parce qu'elle ne se soucie pas de la vérité. Quelques prêtres prévenus par ces propos calomnieux, n'ont pas fait mystère, après avoir suivi une de ses nombreuses retraites au clergé, de leur entière satisfaction et de leur enthousiasme. « Quel homme de Dieu! Quelle science des âmes et des voies spirituelles! Nous ne savons rien, nous!... » ne tarissait pas de répéter un directeur d'œuvres très instruit lui-même et peu enclin d'ordinaire à s'em-

baller, mais subjugué par le mérite et l'accent apostolique de l'orateur. Cet enthousiasme, mêlé, chez plusieurs, de surprise, nous pouvons dire qu'il fut général dans le clergé. C'était un Père Pichon nouveau qui se révélait à plus d'un et combien différent de celui de la légende et de la calomnie!...

Les dirigés du Père, mieux à même que personne pour savoir à quoi s'en tenir sur sa spiritualité et capables, plusieurs du moins, de se rendre compte des voies où leur directeur les engageait, car plusieurs étaient prêtres ou religieux éminents, sont unanimes à proclamer les heureux effets de sa direction. « Les actes les plus généreux de ma vie, écrit l'un d'eux, c'est lui qui les a ou inspirés ou encouragés. Le sacrifice, le renoncement à soi-même, la générosité à ne rien refuser à Dieu, voilà ce qu'il m'a toujours prêché, mais aussi la confiance absolue en Notre-Seigneur, le recours et le retour immédiat à lui après les fautes — *sans dépit*, sans préoccupations inquiètes. »

« Le Père, ajoute un autre, avait le don de faire exécuter des tours de force. Je ne saurais dire comment il s'y prenait, mais le fait est là: nous arrivions bien décidés à dire « non » à tel sacrifice et nous nous en retournions en cherchant le moyen non seulement de le faire mais d'aller bien au-delà. Et le moyen ensuite de revenir en arrière?... Oh! à cela il ne fallait pas songer: le Père nous avait montré Dieu si content de nos efforts, si bon, si miséricordieux, si désireux d'amour!... »

Le Père, en effet, ne brusquait rien: il ne devançait pas la grâce et savait attendre: le mieux est l'ennemi du bien, disait-il. Doucement donc il aidait l'âme à reconnaître les touches de l'Esprit-Saint et à seconder son action. Mais quand le devoir apparaissait, oh! alors il ne transigeait pas. Le devoir! avec quelle patience il l'a montré, avec quelle constance il a aiguillonné l'âme à l'accepter joyeusement et tout entier... Quels sacrifices héroïques il a obtenus! « Se mettre sous sa direction, c'était, dit un de ses pénitents, se condamner à aller de l'avant, car sous des gants de velours se cachait une main de fer; mais cette fermeté s'alliait à tant de patience, à tant de douceur et d'exquise charité, qu'il n'y avait pas possibilité de regimber ou de piétiner longtemps sur place. Puis, comme il savait encourager, et en faisant appel aux motifs surnaturels lancer de l'avant! »

Et quelle délicatesse dans ses procédés!... « Je n'avais que dix-sept ans, raconte une de ses filles spirituelles. Je savais très bien que j'avais la vocation religieuse, mais je n'avais pas le courage de briser les liens qui me retenaient dans le monde. La vie de famille était si douce, si heureuse, nous étions si unis qu'une sépa-

ration me semblait impossible. Un jour le Père me demanda aimablement si j'aimais le bon Dieu. Sur ma réponse affirmative, il me pria d'aller m'agenouiller près de la table de communion et de dire trois fois: « Seigneur, je vous aime *tant, tant,...* qu'il m'est impossible de faire pour vous le sacrifice de ma famille. » J'avais à peine commencé cette prière que, la grâce aidant, je me sentis pénétrée de honte et de confusion et je fis de tout cœur mon sacrifice. »

Que d'âmes ont expérimenté les effets consolants de cette direction à la fois ferme et suave! Elle n'a pas fait d'elles des êtres amollis, tant s'en faut. Et le Père Pichon s'est vu entouré d'une élite spirituelle où nous pourrions signaler bien des âmes de choix.

Il est vrai que ses nombreux ministères l'ont mis en rapport avec la plupart des communautés du Canada et de la France. Ce fut son apostolat préféré, car, disait-il, auprès de ces âmes qui aiment tendrement Notre-Seigneur, je me sens chez moi et je me réconforte au contact de leur ferveur. » Elles, de leur côté, ont puisé dans ses leçons cette confiance qui obtient tout, cette joie du cœur qui donne des ailes, cette fidélité à la Table sainte où s'alimente la générosité; elles ont goûté les fruits de cette promesse du divin Maître: « Je donnerai à ceux qui travaillent au salut des âmes le don de toucher les cœurs; les âmes tièdes deviendront ferventes et les âmes ferventes feront de rapides progrès dans la perfection. »

Cette consolante promesse ne s'est pas moins réalisée dans le ministère du Père auprès des personnes du monde. Plus que tout autre peut-être, cet apostolat est difficile, il demande du doigté, et un alliage de bonté, de fermeté, de renoncement et de sage prudence qu'on rencontre assez rarement. Ceux qui ont eu affaire au Père Pichon savent dans quelles proportions harmonieuses la nature et la grâce avaient combiné en lui ces qualités, indispensables pour rendre pleinement fructueux le ministère dont nous parlons.

Avait-on signalé au Père une âme oublieuse de ses devoirs, il préparait aussitôt son plan de campagne, se ménageait des alliés dans l'entourage. Des semaines, des mois entiers, sans rien brusquer, avec la patience d'un vrai pêcheur, il attendait l'heure de la grâce; doucement il jetait l'amorce, c'était un mot parti du cœur évoquant les bontés de Dieu ou les douceurs de la paix de la conscience. Puis, sans s'imposer, avec un tact exquis, il entourait de sollicitude l'âme qu'il voulait ramener, l'enveloppant comme dans un filet par ses prières et celles qu'il provo-

quait, par ses bontés aussi et par ses sacrifices, car les âmes s'achètent. Le Père Pichon le savait et il y mettait généreusement le prix.

« Quand la glace fut brisée entre nous, raconte une de ses pénitentes, je lui demandai ce qu'il avait fait pour obtenir la conversion de « sa petite Apache », c'est ainsi qu'il se plaisait à m'appeler. « Ce que m'a coûté votre âme, mon enfant, vous le saurez un jour dans le paradis. » Pour que le Père m'ait inspiré pour Notre-Seigneur un amour si ardent qu'il a transfiguré ma vie, il a fallu des souffrances et du sang; et je sais qu'en effet le zélé religieux se flagellait sans merci pour acheter le retour des âmes dont il poursuivait la conquête. »

Aussi pouvons-nous affirmer, ce dont le Père Pichon ne faisait pas mystère, qu'il avait trouvé ses plus douces, consolations dans cet apostolat: « Quelles belles âmes Notre-Seigneur a mises ainsi sur mon chemin, âmes qui s'ignoraient, et qui, aujourd'hui, sont à Dieu et marchent d'un tel élan qu'elles ont atteint les plus ferventes!... Oh! les merveilles de Dieu dans les âmes!... que de joyeuses surprises nous aurons au paradis. »

A côté de ces âmes qu'il fallait d'abord conquérir, le Père, à raison même de son ministère, fut aussi en contact intime et suivi avec d'autres qu'il suffisait de soutenir et d'attirer vers les hauteurs. Ici, il nous faudrait rappeler son fructueux apostolat auprès des congréganistes de la sainte Vierge. Huit ans directeur des Enfants de Marie du Sacré-Cœur et du Gesù, il s'étudia avec zèle et succès à développer parmi elles le sens chrétien, à en imprégner leur vie... Le journal de la Congrégation fournirait en abondance les éléments d'un chapitre délicieux qui ne manquerait peut-être pas d'à propos. On y verrait, pris sur le vif, le rôle du directeur, l'idée qu'on doit se faire d'une congrégation et par quels procédés délicats mais fermes on peut la réaliser. On y trouverait aussi consigné dans des pages d'histoire vécue, le rayonnement d'activité apostolique et sociale qu'avec du tact et du zèle il est facile de provoquer chez des âmes naturellement généreuses. Notre rôle à nous est plus restreint; il se borne à tracer les grandes lignes de la physionomie du Père Pichon.

Disons toutefois que dans ce milieu plus apte à en comprendre l'importance, le zélé religieux se fit plus qu'ailleurs peut-être l'inlassable apôtre de la communion fréquente. Pour l'obtenir, il s'installait à 2 heures au confessionnal jusqu'à la conférence et y retournait jusqu'au souper. Avec une patience qui ne se démentit jamais et une charité rayonnante, il écoutait, consolait, encourageait; c'était le bon pasteur plein de sollicitude, le cœur

débordant de sympathie, et sachant trouver dans son zèle le mot qu'il fallait: mot pittoresque, souvent, et toujours lumineux, surnaturel.

Faut-il s'étonner que par son ministère Dieu ait fait éclore tant de vocations. — on en trouve aujourd'hui partout — orienté tant d'âmes vivant dans le monde vers une vie qui n'a rien du monde? Faut-il s'étonner surtout de la vénération profonde, de la reconnaissance attendrie qu'a provoquée ce dévouement? Ils sont nombreux les témoignages qui nous arrivent de tous les milieux et qui redisent chacun à leur manière ce tribut de gratitude que lui rend une de ses pénitentes: « Que ne puis-je exprimer les sentiments que j'éprouve!... Aucune langue ne saurait rendre la reconnaissance que je dois au vénéré Père Pichon pour le bien qu'il m'a fait, pour tout ce qu'il a mis dans ma vie de joie, de sérénité; je lui dois l'épanouissement complet d'une âme qui, aujourd'hui encore, sait sourire au travers de ses larmes et, malgré son isolement, sa souffrance immense, remercie Dieu de tout ce qu'il a fait. »

Terminons ces détails par le portait que nous trace en quelques lignes un autre de ses pénitents. Nos lecteurs y trouveront le Père Pichon tel qu'il apparaissait aux personnes du monde et jugeront de l'impression générale qui se dégageait de sa personne et de sa vie.

« Le révérend Père était la belle simplicité et la distinction personnifiées; sa figure reflétait habituellement une joie toute surnaturelle; un recueillement qui n'avait rien de composé; au contraire, ses manières dégagées faisaient saisir ce qu'est la sainte liberté des vrais enfants de Dieu.

« Les vertus caractéristiques de ce saint religieux me semblaient être une candeur, une naïveté d'enfant, ne soupçonnant le mal nulle part. Une tendre et constante charité pour tous, un zèle sans bornes pour les intérêts de Dieu et des âmes. Une vénération extraordinaire envers ses supérieurs, un attachement à sa famille religieuse qui devait, me semble-t-il, contribuer beaucoup à faire estimer l'état religieux et à développer les vocations.

« On sait la piété profonde du vénéré Père pour la sainte Vierge, son zèle à propager les pratiques en son honneur: scapulaires, chapelet; son ardeur infatigable à promouvoir la communion quotidienne et la dévotion au Cœur de Jésus. Il y puisait lui-même cette confiance rayonnante qu'il prêchait aux âmes et qui fut la caractéristique de son apostolat fécond. »

PENSÉES SAILLANTES DE LA DIRECTION DU PÈRE PICHON

Ceux qui ont entendu le Père Pichon aimeront à retrouver ici quelques-unes de ces maximes qui revenaient sous mille formes dans ses conférences et dans ses lettres. Elles sont toujours lumineuses et frappantes et disent dans leur brièveté ce que fut la direction du zélé religieux.

A des âmes fatiguées par le scrupule

« La peur des illusions, la crainte de n'être pas dans l'amitié de Dieu, voilà encore deux grâces de Messire Belzébuth. — Ça sent votre ancienne religion; ça sent le brûlé. — De grâce n'écoutez pas le petit directeur... Ah! je reconnais bien là son accent.

« Que j'aurais voulu courir à vous et vous crier: paix, joie, confiance! Par-dessus tout obéissance! Portez vos yeux en avant et jamais en arrière.

« Ne soyez pas de ces âmes dont parle sainte Thérèse, qui vivent embarrassées dans leurs misères comme des mouches dans des toiles d'araignée. *Sursum!...* Tenez votre cœur bien haut, fixé dans le cœur du bon Dieu, ne vous inspirant que de sa confiance et de son amour. Je vous veux toute emmaillottée comme une petite enfant dans l'obéissance, remisez au galetas le Dieu des Jansénistes, qu'il y moisisse!... et mettez à sa place le BON bon Dieu, le bon Dieu du Père Pichon.

« Dévisager vos craintes, c'est déjà une faiblesse, une concession au démon; les écouter, les discuter c'est cent fois pis encore. Ce n'est pas par des raisonnements qu'il faut vaincre, mais par l'obéissance aveugle, sans raisonner, sans discuter. Tête baissée plongez-vous dans l'océan béni de la confiance, confiance de petit enfant.

« Restez sourde et muette vis-à-vis du petit directeur. Un regard, une aspiration vers le tabernacle et tournez le dos aux oies. Au tabernacle on applaudit à vos actes de foi, foi filiale et aveugle. Jésus vous veut l'âme sereine et le cœur dilaté. Que ma petite Thérèse de l'Enfant-Jésus vous obtienne une connaissance toujours plus parfaite de notre *bon* bon Dieu, de notre religion d'amour.

« Si vous saviez comme je suis heureux de cette petite ligne: « Moins, bien moins de difficultés à mépriser une foule d'inquiétudes! » Ah! mon enfant, je vais user mes lèvres à dire merci à Notre-Seigneur. »

Appels à la dilatation du cœur

« Vive la sainte gaieté cordiale », dit saint François de Sales, elle nourrit les forces de l'esprit et édifie le prochain.

« Il y a des personnes qui sont cruelles pour leur âme; elles la grondent sans cesse, pourtant il ferait si bon à cette petite âme d'avoir un encouragement, un sourire. On obtient plus des autres et de soi-même par un petit encouragement que par de perpétuelles gronderies. Prenons-nous par le cœur.

« Une religieuse disait à saint François de Sales: « Je veux acquérir l'amour par l'humilité. » — « Et moi, reprit le saint, je veux acquérir l'humilité par l'amour. » Un grain d'amour a plus de poids que l'univers entier. La bonne petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus disait: « Il ne faut pas me parler de crainte pour aller à Notre-Seigneur, je n'entends que l'amour. Bien des âmes viennent à la sainte Table avec leur conscience seulement, elles laissent leur cœur à la porte de la chapelle. Oh! de grâce, assez de cette vie, élancez-vous dans l'amour. »

« Aimons Notre-Seigneur à tort et à travers et si nous craignons son bras, jetons-nous, cachons-nous dans son Cœur. Si on s'adresse à lui comme à un prince, il nous traitera comme des sujets; si on va à lui comme à un maître, il nous traitera comme des serviteurs; si nous allons à lui comme à un Dieu, il se revêt de sa majesté, de sa dignité; mais si nous allons à lui comme à un père, oh! alors il nous traitera comme ses enfants. Que peut-on penser d'un enfant qui tremble en présence de son père, qui craint de lui parler!... Le démon met des camisoles à certaines âmes, elles sont toujours serrées, craintives, tremblantes, elles ont peur de Dieu. Vous mentez quand vous dites, le bon Dieu, vous qui renfermez votre âme dans un étau. « Je voudrais bien, disait Notre-Seigneur à sainte Thérèse, que les hommes aient moins de crainte pour moi et qu'ils croient plus à mon amour. »

« Oh! l'ingratitude, comme elle est commune!... Je veux dire qu'elles sont nombreuses, les âmes qui ne songent pas combien elles sont aimées du bon Dieu parce qu'elles sont en butte à la tentation, aux sécheresses, aux désolations. Qu'elles emploieraient mieux leur temps, au lieu de se replier sur elles-mêmes, à remercier et à louer Dieu!

« Des hauts et des bas. C'est le partage de tous les amis de Dieu, je crois. Dans ces alternatives nous apprenons la patience, la résignation, l'humilité, l'abandon aveugle, l'amour pur et désintéressé. Mais toujours paix et confiance, car le trouble vient d'en bas, la paix vient d'en haut.

Le renoncement

« La reconnaissance, oh! oui, il faut la promouvoir dans votre cœur; l'amour, il faut l'aviver, mais ne visez pas trop à l'amour d'attrait, à l'amour sensible. Aimer Dieu ici-bas, ce n'est pas jouissance, c'est sacrifice et générosité. Vive l'amour crucifié, où toute la gloire est pour Dieu, nulle jouissance pour nous.

« Apprenez à mourir à vous-même, à tout ce qui vivifie et engraisse le moi. Méditez ces paroles de saint François de Sales: « D'aimer Dieu dans le sucre, les enfants en feraient bien autant. Mais de l'aimer dans l'absinthe, voilà le coup de l'amoureuse fidélité. » N'oubliez pas que nous sommes de l'Église militante: lutter dans les ténèbres et l'isolement, c'est souvent notre partage. Courage donc!... Il en faut pour entrer résolument dans la voie du renoncement, de la mort à soi-même.

« Vous m'avez bien compris et je vous en félicite. C'est du moi qu'il faut se dépouiller en s'oubliant et en s'immolant au plus intime. La nature est vivace, il lui faut bien des agonies pour mourir. Tant mieux, il y aura plus de mérites et plus de ressemblance avec notre divin Roi et modèle.

« L'amour des croix, ce n'est pas un amour de complaisance et de sympathie, une amourette doucereuse, c'est un amour fort, généreux, amour de foi et de raison qui n'empêche par les répugnances et les soubresauts de la nature. Aimez donc et à plein cœur, non pas d'un amour de jouissance, mais d'un amour de générosité, aimez à vos dépens. Moins crucifiée vous seriez moins aimée.

« Vous me demandez ce qu'il y a à faire pour croître dans l'amour divin. Je vous répondrai avec saint Ignace: « Il n'y a point de bois qui entretienne mieux le feu de l'amour que le bois de la croix... qui n'a pas beaucoup souffert n'a pas beaucoup aimé. » Immolez-vous donc à Jésus en long, en large et offrez-vous à lui comme sa victime.

« Ah! Je vous y prends! Vous m'avouez qu'il ne vous suffit pas d'aimer Dieu, d'en être aimée; vous voudriez encore le *sentir*. Ce n'est pas l'amour pur et désintéressé. Il y a encore là une petite pointe d'égoïsme. Aimer sans aucun retour personnel, sans aucun mélange de consolation, voilà où il faut tendre. »

L'abandon à Dieu

« Reposez-vous sur le Cœur de Jésus parmi les agonies et les délices qu'il daigne vous départir. Soyez heureuse de tout, souriez à tout. Alléluia perpétuel. Rien de mieux! Aimez votre Jésus dans la pure foi, sans douceur ni récompense, à vos dépens.

« Qu'il soit toujours permis au bon Maître de vous demander tous les sacrifices. Ne serions-nous pas à plaindre s'il ne nous demandait rien! Mesurez toujours la prédilection de Jésus pour vous au poids et à la hauteur des croix qu'il plante dans votre cœur. Laissez-le les enfoncer toujours plus avant. Vous ne seriez pas au nombre des favorites les plus privilégiées du Maître, si vous n'aviez pas sa croix et son calice amer. A tout ce qui vous vient de son amour faites bon accueil et souriez toujours. Ah! si Dieu nous livrait le secret de ses apparentes cruautés, comme nous le bénirions! Dès maintenant croyons à l'amour de notre Père du ciel.

« Oui, donnez carte blanche à notre Père céleste. Nos plus grands sacrifices nous achètent les grâces les plus précieuses. Ne voyons jamais la croix, aucune croix, de mauvais œil. La croix n'est pas, ne sera jamais une ennemie. Si nous la voyions, non par les lucarnes de la terre mais par les fenêtres du paradis, comme elle nous paraîtrait radieuse! Mon enfant, souriez à Jésus, cela lui fait du bien au cœur.

« Obstinez-vous à proclamer la prédilection de Jésus en proportion de vos peines. Que vous êtes heureuse d'entrevoir le mystère d'amour caché dans la croix. Jésus n'est jamais plus généreux que quand il ose demander beaucoup, demander sans mesure. Il ne nous donne jamais de plus signalées marques de sa tendresse que quand il pousse ses exigences jusqu'aux divins excès.

« Vous me paraissez contente du bon Dieu. Il me semble que c'est une joie pour le divin Maître de rencontrer cette rareté introuvable. Goûtez, goûtez vite cette jouissance infinie de ne vouloir que ce que Dieu veut! Hors de là rien ne vaut!

« De la main du bon Dieu il faut tout recevoir avec amour, les tristesses comme les joies. Sinon il n'y aurait qu'égoïsme dans nos cœurs et nullement l'amour filial. Non, non, pas de « j'aimerais mieux ». Quelle indélicatesse envers Notre-Seigneur! Disons plutôt avec Marguerite-Marie: « Il me suffit, ô mon Bien-Aimé, d'être comme vous souhaitez! » Vive la conformité au bon plaisir divin! c'est là, au dire de saint François de Sales, la plus belle des dévotions.

« Soyez toujours prête et en mesure de répondre « oui » à ce petit questionnaire: Avez-vous des prévenances constantes pour Dieu? Des délicatesses continuelles pour Lui? Faites-vous maintes choses qui prouvent qu'il est le préféré? Cherchez-vous à penser à Lui? Lui parlez-vous cœur à cœur fréquemment, acceptant sa volonté par un *fiat* généreux? Dites-vous toujours

comme Lui en tout ? Êtes-vous toujours contente... ravie de Lui ? Oui à tout cela! Alors vous aimez Dieu, mon enfant.

« Si vous travaillez à l'humilité, vous travaillez à la sainteté véritable: l'humilité est la mesure exacte de la sainteté. Si vous êtes humble vous ne serez pas découragée par vos chutes. Acceptez sans même vous inquiéter les suites de vos fautes, vous soumettant au bon plaisir de Dieu. Cet acte tient l'âme intimement unie au divin Maître.

« Faites au bon Dieu l'honneur d'être toujours bien contente de Lui. Insistez sur: « Il me suffit, ô mon Bien-Aimé, d'être comme vous me souhaitez ». Carte blanche à Dieu et vive l'abandon. »

Citons enfin un extrait de lettre qui complètera cette gerbe déjà volumineuse, mais qu'il nous serait facile de doubler, tant les riches épis abondent à travers la vaste correspondance du Père. Ce sera une dernière réponse à ceux qui, sans la connaître, ont vu dans la spiritualité du religieux, un je ne sais quoi de suave et de mou, sorte de confiture toute parfumée et sucrée, apprêtée au goût des âmes sensibles.

« M'en voudrez-vous de répondre par des félicitations et des cris de reconnaissance aux douloureux échos de votre angoisse ? Oui, mon cœur est assez cruel pour applaudir à vos épreuves, car elles sont de bon augure, et si je souffre de vous voir souffrir, j'ai bien le droit aussi de vous féliciter.

« Il faut que nos œuvres apostoliques baignent leurs racines dans nos larmes. Ayez confiance! La croix porte bonheur. « Seigneur, disait le vénérable Père de la Colombière, je ne croirai pas que vous m'aimez que vous ne m'ayez fait souffrir et beaucoup et longtemps. » Soyez bien convaincue que chaque goutte du fiel divin est un gros profit pour vos œuvres et pour vous. Car si Dieu ébauche ses saints sur le Thabor, il les perfectionne sur le Calvaire. Ne lui disons donc jamais que c'est trop, non, pas même que c'est assez!... Que la volonté de Dieu soit notre unique contentement, notre ambition, notre joie, notre caprice, notre folie! Obstinez-vous à aimer à l'*aveugle* le bon plaisir divin et laissez la Providence faire de vous son petit jouet: qu'il nous brise, qu'il nous broie à son gré, son bon plaisir est tout notre amour!... »

PREMIER RETOUR EN FRANCE — THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

Venu au Canada en 1884, le Père Pichon était rappelé en France, une première fois, en 1886. Les journaux de l'époque signalèrent le fait; et les divers témoignages de sympathie auxquels donna lieu ce départ qu'on craignait définitif, montrent assez

la vénération et la profonde reconnaissance que le zélé directeur avait acquise parmi nous.

La Providence laisse les hommes s'agiter, elle utilise leurs démarches pour atteindre ses fins mystérieuses. Serait-ce pousser trop loin les conjectures que de voir dans ce retour d'ailleurs passager au pays natal, une de ces attentions délicates de Dieu qui allait mettre l'apôtre du Cœur de Jésus, le *commis-voyageur* de la confiance et de l'amour, en contact plus intime avec une âme privilégiée, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, aujourd'hui connue, vénérée partout par le parfum de ses vertus et l'éclat lumineux de ses miracles.

THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

La famille de la future carmélite était originaire d'Alençon; le Père Pichon, né lui aussi dans un des villages voisins, connaissait déjà la famille Martin dont il était même un ami intime. Preuve, cette petite anecdote que le Père se plaisait à raconter après la mort de sa sainte fille spirituelle. « Un jour M. Martin voulant remercier le Père Pichon d'un grand service rendu, appela la petite Thérèse et lui dit: « Embrasse le bon Père et dis-lui merci pour moi qui ne sais pas le faire assez bien. » Et Thérèse se levant sur la pointe de ses petits pieds vint au Père et l'embrassa. Et le Père ajoutait: « C'est le seul baiser que j'ai reçu. » Aussi à son retour du Canada nous le trouvons en relation suivie avec la famille; il encourage la *Petite Reine,* alors âgée de 14 ans, dans ses projets de vocation et dans ses démarches jusqu'aux pieds de Léon XIII. C'est lui encore qui dirige les premiers pas de la jeune postulante. Citons plutôt un petit fragment des confidences de la carmélite:

« Le Rév. Père Pichon, deux mois après mon entrée, fut surpris lui-même de l'action de Dieu sur mon âme; il croyait ma ferveur tout enfantine et ma voie bien douce. Mon entretien avec le bon Père m'eût apporté de grandes consolations, sans la difficulté extrême que j'éprouvais à m'épancher. Je lui fis cependant une confession générale, après laquelle il prononça ces paroles: « En présence de Dieu, de la sainte Vierge, des anges et de tous les saints, je déclare que jamais vous n'avez commis un seul péché mortel; remerciez le Seigneur de ce qu'il a fait pour vous gratuitement, sans aucun mérite de votre part. »

« Sans aucun mérite de ma part! poursuit la religieuse. Ah! je n'avais pas de peine à le croire! Je sentais combien j'étais faible, imparfaite: seule, la reconnaissance remplissait mon cœur. La crainte d'avoir terni la robe blanche de mon baptême me faisait beaucoup souffrir, et cette assurance, sortie de la bouche d'un directeur comme le désirait notre Mère sainte Thérèse, c'est-à-dire « unissant la science à la vertu », me paraissait venir de Dieu lui-même. Le bon Père me dit encore: « Mon enfant, que Notre-Seigneur soit toujours votre supérieur et votre Maître de novices. » Il le fut en effet et aussi mon *Directeur*. Car à peine le Père Pichon se chargeait-il de mon âme que ses supérieurs l'envoyèrent au Canada. Réduite désormais à ne recevoir de lui qu'une lettre par an, la petite fleur se tourna vers le Directeur des directeurs. »

Mais le pas difficile était franchi; l'ennemi qui s'efforçait d'enserrer par le scrupule et la défiance ce cœur fait pour la confiance et l'amour était démasqué et l'âme épanouie allait prendre son élan. « Il est des natures que la crainte fait reculer, dira Thérèse, je suis de celles-là; mais l'amour me fait voler. » Elle avait trouvé sa voie. Ceux qui ont connu la direction du Père Pichon la retrouveront dans ces lignes adressées à un prêtre par la pieuse carmélite, lignes où celle-ci laisse voir les principes de spiritualité qui la guident: « Je vous en supplie, ne restez plus aux pieds de Jésus; suivez ce premier élan qui vous entraîne dans ses bras... Le Cœur de Jésus est bien plus attristé de mille petites imperfections de ses amis que des fautes, même graves, que commettent ses ennemis. Mais il me semble que c'est seulement quand les siens se font une habitude de leurs indélicatesses et ne lui en demandent pas pardon, qu'il peut dire: « Ces plaies que vous voyez, je les ai reçues dans la maison de ceux qui m'aimaient. » Pour ceux qui l'aiment et qui, après chaque petite faute, viennent se jeter dans ses bras, en lui demandant pardon, Jésus tressaille de joie. Ah! que la bonté et l'amour miséricordieux du Cœur de Jésus sont peu connus! Il est vrai que, pour jouir de ces trésors,

il faut s'humilier, reconnaître son néant, et voilà ce que beaucoup ne veulent pas faire...

« Ma voie est toute de confiance et d'amour, je ne comprends pas les âmes qui ont peur d'un si tendre Ami. Parfois, lorsque je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite, je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur et je prends l'Écriture sainte. Alors tout me paraît lumineux, une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis, la perfection me semble facile, je vois qu'il suffit de reconnaître son néant et de s'abandonner, comme un enfant, dans les bras du bon Dieu. Laissant aux grandes âmes, aux esprits sublimes les beaux livres que je ne puis comprendre, encore moins mettre en pratique, je me réjouis d'être petite, puisque « les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au banquet céleste ». Heureusement que le royaume des cieux est composé de plusieurs demeures, car, s'il n'y avait que celles dont la description et le chemin me semblent incompréhensibles, certainement je n'y entrerais jamais... »

Il me semble bien que la petite carmélite qui avait promis après sa mort de « faire tomber une pluie de roses et de passer son ciel à faire du bien sur la terre », se soit souvenue de son dévoué directeur. Nous l'avons rappelé d'ailleurs, lorsque en 1909 le Père Pichon fut subitement guéri, alors que son état était désespéré, il nous disait avec un sourire ému: « C'est encore un coup de ma petite Thérèse. Oh! ce n'est pas le premier qu'elle fait pour moi... que de faveurs elle m'a obtenues!... » Ajoutons pour ne pas avoir à y revenir, qu'une des dernières joies du Père, fut de revenir à Lisieux . « Qu'il me tarde, écrivait-il à la Mère Prieure, d'aller respirer, dans ce bercail si béni du Carmel, le parfum de ma petite Thérèse. Dites-lui combien je tiens à ce qu'elle me considère toujours comme un membre de sa famille et au titre le plus privilégié. »

C'est aussi pendant cette retraite qu'il voulut entrer dans la légion des victimes de l'amour miséricordieux et qu'il fit l'acte d'offrance composé par sa fille spirituelle.

RETOUR DÉFINITIF EN FRANCE

Vers la fin de 1888 les supérieurs du Père Pichon se rendaient aux sollicitations pressantes et réitérées du Père Turgeon, recteur du collège Sainte-Marie, à Montréal, et le zélé missionnaire nous était prêté pour une nouvelle période. Elle durera dix-neuf ans et sera consacrée au labeur acharné dont nous avons parlé.

Peu d'ouvriers apostoliques ont fourni une carrière aussi pleine et laissé derrière eux un sillon plus profond. Aussi, quand, en 1907, le religieux quittait définitivement le Canada, où il avait dépensé le meilleur de son cœur et de sa vie, y laissait-il des souvenirs et des regrets impérissables. Nos communautés religieuses surtout et les congrégations qui bénéficièrent particulièrement de son zèle lui gardent une reconnaissance toujours vivante. Lui-même emportera du pays et conservera de son passage parmi nous un souvenir ému et constant, comme furent d'ailleurs toutes ses affections.

Laissons-le nous dire dans son journal de voyage quels furent alors ses sentiments:

« A bord de *La Savoie*...18 avril 1907.

« Ce matin j'ai offert ma dernière messe d'Amérique pour toutes les chères âmes que Dieu m'a confiées durant mon séjour au nouveau monde. C'est une consolation que réclamait mon cœur, et il me semble que j'ai si bien prié pour chacune d'elles!...

« C'était dans la chapelle des religieuses de Jésus-Marie de Sillery, à New-York. Cela me donnait la douce illusion de me croire encore au Canada, dans ce cher Canada auquel le cœur se cramponne plus que jamais...

« Le sacrifice est consommé: me voilà en plein océan et la côte américaine a fui mes regards: oui, il est consommé, mais je sens si bien qu'il reste encore à faire et que je devrai le renouveler toujours, lors même que je l'aurai fait mille et mille fois. Les vingt plus belles années de ma vie, de ma vie religieuse, surtout de ma vie apostolique, c'est au Canada que je les ai vécues. Dieu pourrait-il m'en vouloir, si j'aime tant cette patrie d'adoption, si elle me tient tant au cœur ?... Jamais le bon Dieu ne m'a demandé, ni ne me demandera un plus grand sacrifice — jamais...

« Tout ce que j'ai souffert, surtout dans ces derniers jours, Jésus le sait, il sait aussi que j'ai tout accepté pour les chères âmes qui sont miennes. Puisse mon sacrifice leur valoir un surcroît d'amour du bon Dieu. »

Quelques années plus tard il faisait cette confidence: « Mon sacrifice, je n'ose pas dire qu'il est fait, car il faut le refaire chaque jour. Ce sacrifice je l'offre à Jésus pour tous mes enfants du Canada. » Les Canadiens qui le rencontrèrent alors à Paris se rappellent avec quelle avidité il s'informait de leur pays, de ses frères en religion, de ses compagnons de ministère, des membres du clergé, des communautés religieuses avec lesquels il avait eu des relations plus intimes ou plus suivies.

C'est qu'en effet, sensible à la confiance, le Père y répondait vite, quand il voyait de sérieuses dispositions au bien; il apportait alors dans ses relations nouvelles la ténacité du Normand, le charme de sa riche culture et cette condescendance, cette distinction du gentilhomme et du prêtre qui, en gardant jalousement son rang, inspire le respect et se fait priser davantage. Surnaturel dans ses vues, il n'aurait pas toléré des motifs moins nobles chez ceux qui réclamaient une part de sa large charité. On pouvait compter sur sa discrétion, son dévouement entier, sa mansuétude, on sentait en lui l'homme de Dieu et c'est ce riche ensemble de qualités qui lui attacha tant de cœurs.

On a pu, il est vrai, discuter, critiquer même ses procédés, personne du moins ne mit en doute la pureté de ses intentions. Et si on lui reprocha parfois une teinte de candeur naïve, c'est qu'il répugnait à sa nature de soupçonner chez les autres des motifs moins désintéressés et moins nobles que les siens. La charité poussée à ces hauteurs est assez rare pour qu'on en fasse crédit à qui la pratique au prix de plus d'une meurtrissure. C'est généralement le lot des saints.

A son départ, le Père Pichon entrait dans sa soixante-quatrième année. Le poids de l'âge ne se faisait pas encore sentir sur ces robustes épaules habituées au travail; seule la tête s'inclinait un peu, mais on le remarquait à peine, fasciné qu'on était par les yeux si fins et si bons et par le perpétuel sourire qui s'épanouissait sur les lèvres. La prestance du Père en imposait; elle lui attira maintes méprises dont il était le premier à s'amuser.

« Décidément, écrit-il dans son journal de voyage, j'ai un faux air épiscopal. Pour la dixième fois j'ai été traité hier de Monseigneur et à plusieurs reprises. J'ai vu le moment où je ne réussirais pas à faire taire un garçon de table; il prétendait avoir vu briller ma croix pastorale. Il m'a fallu me tâter le pouls pour me convaincre que j'était bien Jésuite et, grâce à Dieu, rien de plus. »

Jésuite il l'était avec bonheur et fierté. En 1900, lors du pèlerinage des nations à Paray-le-Monial, le général de Charette, l'ancien commandant des troupes pontificales, voulut saluer les pèlerins canadiens. Le Père lui présenta ceux qui comptaient des zouaves dans leur famille. Le général eut un mot aimable pour ses zouaves du Canada, puis s'adressant aux pèlerins, « Vous avez dans vos rangs un aumônier, un Jésuite, je crois ? » et le Père de répondre de toute la force de sa voix: « Oui, un Jésuite, dans toute la force du mot. » Le cri partait du cœur, on y applaudit.

Paris fut assigné comme résidence au Père Pichon, ce fut plutôt son pied-à-terre. Car ses supérieurs, par égard sans doute pour son âge et pour utiliser ses aptitudes, l'appliquèrent aux retraites de communautés. Ce fut aussitôt le même succès qu'au Canada. Les demandes allèrent se multipliant sans fin. Sa renommée ayant franchi les frontières: les religieux exilés, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Hollande, en Hongrie, firent appêl à sa charité. Après l'avoir entendu on voulut l'entendre encore et ses redites furent préférées aux primeurs des confrères. Disons, pour être exact, que le missionnaire avait plus d'une flèche dans son carquois: esprit méthodique et laborieux, il avait entassé au cours de ses vastes lectures des éléments abondants que sa parole facile et une mémoire heureuse lui permettaient d'exploiter avec succès. Par son journal soigneusement tenu à jour, il savait quels sermons il avait donnés devant tel auditoire, et à quelle date. Il pouvait ainsi facilement éviter les redites.

Là-bas aussi on goûtait cette spiritualité rayonnante qui sans masquer la croix savait l'illuminer de l'amour d'un Dieu en quête de retour.

C'est au milieu de ces labeurs incessants que le zélé religieux fêta son cinquantenaire de Compagnie. Son cœur sensible et plein de reconnaissance trahit les sentiments qui l'animaient; ce sont des aveux précieux à recueillir, ils valent mieux que tout ce que nous avons dit: « Je me sens si accablé sous l'avalanche des divines bénédictions depuis un demi-siècle! Comme j'expérimente cette parole de la bienheureuse Mère Barat: « Se vouer à Jésus, c'est se vouer à la félicité. »

« Oh! oui, remerciez Notre-Seigneur d'avoir gardé pour lui tout mon cœur, de l'avoir défendu contre les séductions; au déclin de ma vie je sens croître ma reconnaissance et j'ai besoin de votre cœur pour la chanter au bon Dieu. »

Et à quelqu'un qui avait fait une délicate allusion à son attachement à Notre-Seigneur, il répondait: « Vous avez raison, tous les amours de la terre sont bien pâles auprès de ce que je sens dans mon cœur pour Jésus... »

LES DERNIERS TEMPS

Cependant peu à peu les forces déclinaient. Il fallut se résoudre à réduire les ministères, à espacer les retraites. Ceux qui ont connu la dévorante activité du Père peuvent seuls se faire une idée de ce que sa nature ardente dut éprouver de se sentir réduite à cette inaction relative. Rien cependant dans sa correspondance ne le laisse soupçonner. Il écrit: « J'entrevois à peine la fin de

mes souffrances. N'est-ce pas le ciel qui approche? N'est-ce pas la vieillesse qui menace de me paralyser? A la grâce de Dieu!... Disons encore et toujours: « Cœur de Jésus, je ne veux que vous et le choix que vous ferez pour moi. » Celui-là n'aime pas Dieu qui craint de paraître devant Lui. La mort c'est le saut d'un enfant dans les bras de son père. Ces pensées sont graves, mais vous avez assez lu dans mon âme pour savoir qu'elles ne sont pas tristes. »

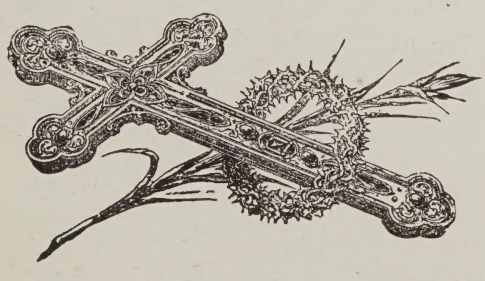
Et un peu plus tard: « Réduit à l'inaction, je m'efforce d'accepter avec une amoureuse résignation la part que Dieu me fait; je vivote en paix. Ne me plaignez pas trop, puisque j'ai ma messe quotidienne. Cela me dédommage de la paralysie de mon cher apostolat. »

Et peu avant sa fin, il fait cet aveu: « Je ne suis plus qu'une ruine. Tout juste assez de force pour célébrer la sainte messe et entendre quelques confessions. Ah! priez Notre-Seigneur de me garder mon calice! que je puisse jusqu'à la fin l'épancher sur mon cher bercail d'autrefois. On m'a trouvé trois fois complètement évanoui au pied de mon autel. Je vous noie dans le Cœur adorable, abime de confiance et d'amour. » Un Canadien qui le vit un an avant sa mort fut frappé de son air de recueillement habituel. Lui qui était autrefois si pétillant en conversation, il parlait à mi-voix, comme s'il eût craint d'interrompre son oraison. Il n'en restait pas moins vivement intéressé aux choses du Canada.

Trois jours avant sa mort il écrit: « Ma vie de langueur et d'impuissance se poursuit et selon toutes les apparences me fait entrevoir l'au revoir éternel. Une grandissime joie, que j'avais tant demandée à Notre-Seigneur, m'a été accordée le 2 novembre. J'ai pu dire mes trois messes sans trop de fatigue. Aidez-moi à remercier le bon Dieu et obtenez-moi le privilège de monter chaque jour au saint autel, malgré mon extrême faiblesse. Qui donc y est plus intéressé que mes chers enfants. »

Le 15 novembre 1919, le Père s'était levé selon son habitude à 5 heures du matin et s'était mis en oraison, afin de préparer le grand acte de la journée, la sainte messe. Il passait d'ordinaire la première partie de la méditation à genoux, puis, à cause de sa faiblesse, il s'asseyait dans son fauteuil, les mains jointes, dans l'attitude du respect et de la prière. C'est dans cette posture que le Frère sacristain le trouva à six heures. La mort avait passé, fermant les yeux au Père sans secousse, sans spasme, et lui laissant une figure si reposée que le Frère, croyant le Père endormi, le secoua légèrement en disant: « Père, vous êtes en retard pour votre messe!... »

Le sacrifice était accompli, celui qui s'apprêtait à monter à l'autel en sacrificateur avait été pris pour victime. Cette mort si calme convenait bien au religieux dont le cachet fut la confiance en Dieu et la sérénité dans son service, cachet qu'il s'efforca d'imprimer aux âmes au cours de ses 1015 retraites et dont elles lui gardent une reconnaissance éternelle.

On lui disait un jour: « Père, vous serez bien reçu là-haut, à votre mort. » — « Je m'y attends, » répondit-il avec un accent de foi et de confiance qui émurent profondément, puis il ajouta: « Dieu nous réserve de belles surprises de l'autre côté! » Oui, belles surprises en effet si « la mesure de notre confiance est la mesure des libéralités de Dieu »; oui, belles surprises pour récompenser quarante-six ans de vie sacerdotale consacrées à pacifier les âmes, à faire briller à leurs yeux surpris et ravis les tendresses du Cœur de Jésus, à leur ouvrir plus large l'accès à la Table sainte, à orienter leurs regards sur Jésus aimant afin qu'il soit plus aimé. Belles surprises pour payer cet amour qui se trahissait dans vos accents et faisait dire à une âme: « Le Père aime Notre-Seigneur comme moi j'aime ma mère, *à la folie!* » amour qui vous façonna religieux toujours exemplaire, et vous communiqua cet ascendant sur les âmes, ces lumières, ce zèle pétri de renoncement et d'oubli qui ont fait de vous un directeur d'âmes si hautement apprécié et un apôtre si méritant de la dévotion au Cœur de Jésus.

En achevant cette esquisse nous constatons qu'il reste bien des choses à dire pour rendre au Père pleine justice, nous espérons du moins n'avoir pas trop défiguré sa rayonnante physionomie en cherchant à rendre à sa mémoire l'hommage reconnaissant de ses enfants spirituels de France et du Canada. Puisse son souvenir raviver en tous la confiance et l'amour et les éperonner dans les voies du renoncement!